

**MUSIQUE**



**La fabuleuse Sarah Chang**

Elle n'avait que huit ans quand Zubin Mehta l'invita avec le New York Philharmonic. Ricardo Muti lui demanda ensuite de jouer avec l'Orchestre de Philadelphie. Cette semaine, avec l'OSM, Sarah Chang éblouissait les Montréalais. Marie Laurier l'a rencontrée.  
Page C-1

**ARTS VISUELS**



**Du temps et des choses**

Effet de fin de siècle ? De plus en plus nombreux sont les artistes qui s'intéressent au temps, à son passage à ses traces, à ses origines. Trois jeunes, Daniel Corbeil, Julie Lefebvre et Alain Vaugier, ont donc choisi de remonter le temps et d'y retrouver des traces de l'homme que nous avons été. Monique Bertrand et Diana Thorneycroft s'intéressent par ailleurs aux choses, aux objets du monde qui ne se disent que dans leur extrême fragilité. Jean Dumont nous en parle.  
Page 9 et C-10

**CINÉMA**



**Le premier vrai film européen**

Un acteur français qui incarne un chef d'orchestre hongrois, un Suédois qui joue un révolutionnaire espagnol et une actrice hollandaise qui personnifie une chanteuse française : avouez que la seule lecture du générique avait de quoi donner des inquiétudes quant au résultat de cette super-production que constitue *La tentation de Vénus*, du réalisateur Istvan Szabo. Mais le film est le contraire d'un salmigondis quelconque, écrit Francine Laurendeau. Il s'agit plutôt du premier vrai film européen.  
Page C-3

Nathalie Petrowski

**N**OUS DEVIONS nous rencontrer à 9 h 30 du matin mais j'avais un doute. Je doutais de lui, Jacques Dutronc, l'idole des scooptones converti au grand écran. Je me disais que l'heure était trop indue pour ce oiseau de nuit nocturne, réputé à travers Paris et ses environs pour sa propension à fermer les bars mais aussi à les ouvrir. Je me disais que Jacques Dutronc n'arriverait jamais à se sortir du lit ni à articuler la moindre phrase cohérente à 9 heures du matin dans un Montréal qui se remettait péniblement de la tempête. Jacques Dutronc allait m'envoyer paître, c'était à peu près certain.

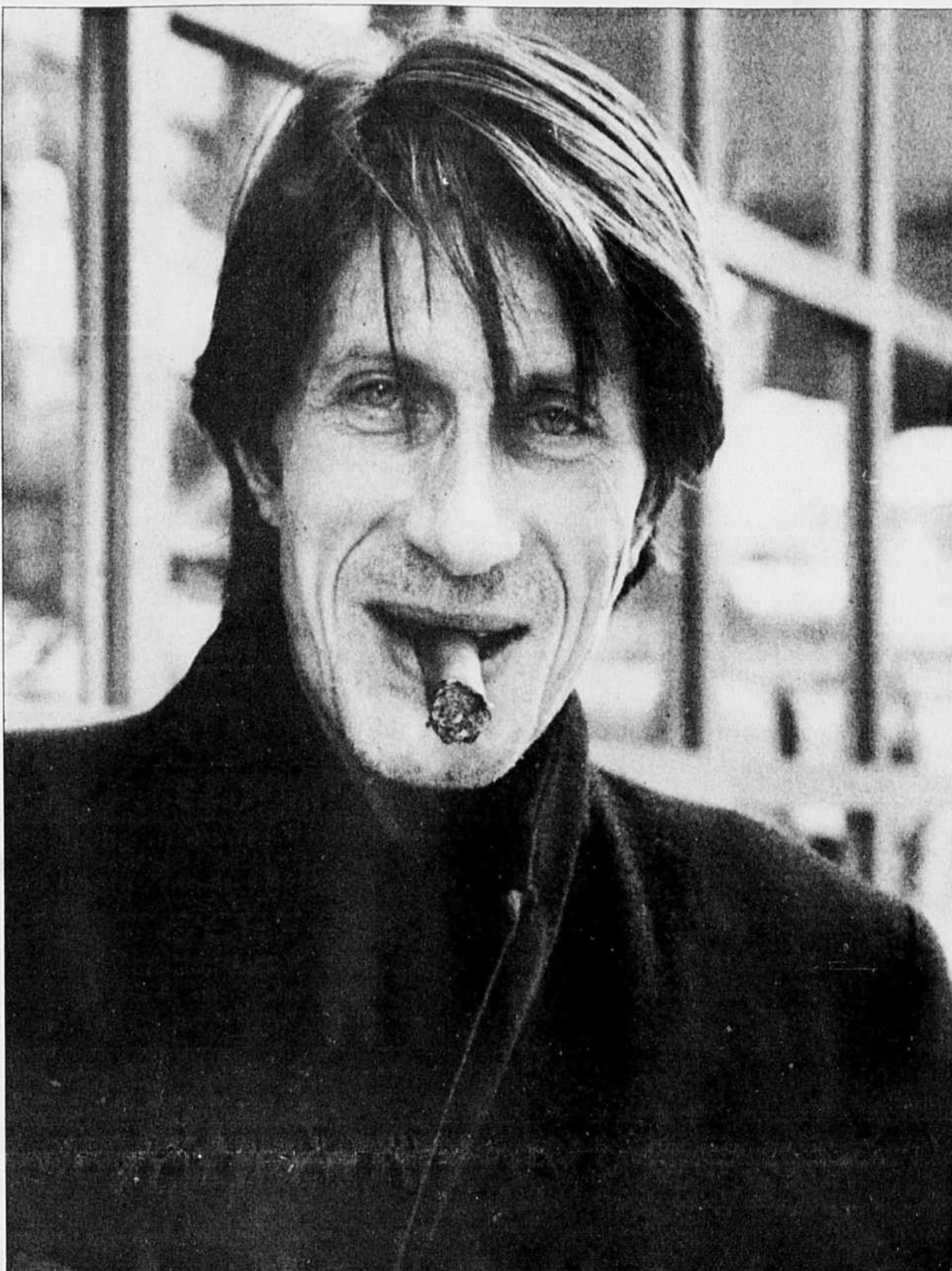
Et puis à 9 h 30 précises, la porte de l'ascenseur s'est ouverte sur lui, mince silhouette sombre en pantalons de cuir et long manteau noir. J'ai fait comme si de rien n'était. Qui sait, peut-être allait-il rebrousser chemin. Mais non. Il s'est dirigé sans hésiter vers la table et s'est assis sans ôter son manteau, sans enlever ses lunettes noires ni déposer son éternel Havane.

Je me rappelle de son sourire — un mélange de timidité et d'ironie, et du timbre clair et calme de sa voix. Je me rappelle aussi qu'il n'a même pas attendu que je pose la première question. Il avait beaucoup de choses à dire et comme il dit à peu toujours la même chose aux journalistes, il a embrayé tout de suite. Il n'était pas pressé, juste soucieux de mettre les choses au point et de rien oublier en chemin. Il ne l'a jamais avoué mais il n'était pas question de parler d'autres choses que de *Van Gogh*, le film de Maurice Pialat. Il aurait d'ailleurs pu me parler de Pialat pendant des heures sans manquer de carburant ni d'imagination. Quand toutefois la conversation déviait discrètement vers lui, Jacques Dutronc perdait sa belle volubilité. Sur lui-même, Jacques Dutronc n'avait pas grand'chose à déclarer.

J'ai donc joué le jeu un temps devant cet homme de 48 ans qui ne faisait pas son âge mais gardait sa gueule de gamin, cet homme frais comme une rose un peu fanée, joyeux comme un lutin qui venait de faire un mauvais coup et qui en était plutôt fier, merci. Le mauvais coup c'était évidemment *Van Gogh*, un film magnifique et déroutant qui refuse de raconter la petite histoire du fou à l'oreille cassée pour mieux raconter la grande, l'universelle, l'histoire d'un peintre d'hier ou d'aujourd'hui, un peintre seul face à lui-même, confronté à l'indifférence et à l'incompréhension, un peintre qui ne savait pas qui était Vincent Van Gogh.

« Ce que j'aime du film, dit Dutronc, c'est que c'est pas un truc historique, c'est pas une biographie bête. Toutes ces histoires d'oreille cassée, de crises d'anxiété, on s'en fout. C'est pas le propos du film. Paradoxalement, je crois que le film de Maurice est plus près de la vérité que tout ce qu'on a pu raconter ou

**DUTRONC-LA-JOIE**



Jacques Dutronc

PHOTO JACQUES GRENIER

écrire. Sauf que les gens ne veulent pas forcément voir ça. Ils aiment croire un tas de jolies choses, comme le fait que son frère soit mort de chagrin alors qu'il était malade et condamné. Mort de chagrin c'est plus joli. On dirait que les gens refusent la vérité, qu'elle leur donne froid dans le dos.»

La vérité pour Jacques Dutronc c'est que Van Gogh était un visionnaire certes mais aussi un bon vivant, quelqu'un qui sentait sa mort proche et qui voulait jouir au maximum de la vie. « Je sais que Van Gogh écrivait beaucoup à son frère sauf qu'on ne fait pas un film de trois heures sur un mec qui écrit à son

frère. S'il avait fallu raconter l'histoire d'un pompier, on n'aurait pas montré un mec qui éteint un feu pendant trois heures. On sait qu'il est pompier OK, mais il peut avoir une vie en dehors de son service, non ? Idem pour Van Gogh. On ne le voit pas écrire. On ne le voit pas plus peindre d'ailleurs et c'est tant

mieux. »  
Au départ, Dutronc posa une seule condition à Pialat : Pas question qu'on le voit peindre des toiles de Van Gogh. Pialat fut ravi. Lui non plus ne voulait pas tomber dans la supercherie. « C'était plus important pour moi de savoir comment tenir un pinceau ou tube de peinture, de le faire le plus naturellement possible que de peindre des tableaux bidons », dit celui qui a d'ailleurs étudié les arts décoratifs et peint à ses heures avant de découvrir les joies de la guitare et de la chanson.

« C'était un sujet-piège, on le savait, poursuit Dutronc. On aurait pu faire comme Altman (Vincent et Theo) et tomber dans l'hystérie, sauter au plafond, picoler tout le temps, sauf que c'était pas ça. Ce qui nous intéressait c'était le quotidien de l'époque, la vie quoi, celle de Van Gogh, mais aussi celles des autres autour qui soi-disait en passant sont tous aussi importants que lui. La force des films de Maurice c'est leur souci de vérité. Par exemple quand on faisait une scène à table, Maurice virait le décorateur et l'accessoiriste qui vou-

**« Ce que j'aime du film, c'est que c'est pas un truc historique, c'est pas une biographie bête. Toutes ces histoires d'oreille cassée, de crises d'anxiété, on s'en fout. C'est pas le propos de Van Gogh. Paradoxalement, je crois que le film de Maurice (Pialat) est plus près de la vérité que tout ce qu'on a pu raconter ou écrire. Sauf que les gens ne veulent pas forcément voir ça. On dirait que les gens refusent la vérité, qu'elle leur donne froid dans le dos. »**

laient préparer le décor. À la place, il faisait manger les machinos et disait maintenant on tourne parce que ce sont de vrais miettes et de vrais taches. De la même manière, il a mis tous les acteurs au champagne et à l'absinthe, sauf moi parce que je ne bois plus depuis quatre ans. Les scènes où je suis saouf c'est ce qu'on appelle un rôle de composition.»

Dutronc parle de Pialat avec une telle empathie qu'on se dit qu'il doit se reconnaître en lui. « C'est vrai que je lui donne souvent raison et que je pourrais agir comme lui. Cela dit, le tournage c'était loin d'être de la rigolade. C'était dur, intense, j'avais l'impression que la caméra était ma lampe de chevet. On ne peut pas faire les choses à la légère avec Pialat. Il faut s'investir au maximum. Par moment, il nous pousse dans le vide. La scène de l'auscultation au début me fait penser à lui. L'acteur  
Voir page C-2 : Dutronc



Duke Ellington

**DUKE ELLINGTON**  
**Un croc-en-jambe à l'Histoire**

Serge Truffaut

**I**MAGINEZ un instant, un bref instant, William Faulkner et Igor Stravinski, Salvador Dali et Raymond Queneau, James Joyce, Max Ernst, Stefan Zweig, Béla Bartok, Franz Kafka, Georges Simenon, Charlie Chaplin, Muddy Waters, Raymond Chandler, Thomas Hardy et Charlie Parker. Imaginez, le temps de quinze secondes, que tous ces artistes se soient volontairement abstenus de communiquer de leur vivant certaines des oeuvres qu'ils auraient construites avec autant de soins et de parfums que celles qui en ont fait des gentils intemporels.

Imaginez, encore un petit effort, que Raymond Queneau, par exemple, ait écrit des romans aussi essentiels que *Zazie dans le métro* pour les léguer à ses enfants sans jamais leur avoir mentionné qu'il s'était livré plus souvent qu'ils ne l'avaient pensé aux plaisirs des mots, aux délices des histoires. Bref, qu'il aurait camouflé, dans le grenier ou dans la cave, des romans et des poèmes qu'aujourd'hui on s'empresse de diffuser. On peut parier un tonneau de

**Ellington a écrit, arrangé, produit, sculpté, dans la plus grande discrétion, un corps musical parallèle à celui que, tous, nous aimons ou que, tous, nous devrions aimer. Aujourd'hui, ce corps est sur la place publique. Il comprend dix compacts inédits édités par WEA sous le titre *The Private Collection*.**

Brouilly, voire de Gruaud-Larose, que le monde des bouquins en perdrait son alphabet.

Hélas, ni Queneau ni aucun des artistes mentionnés n'ont réalisés de leur vivant une arnaque du genre. Il est vrai que de temps à autres des éditeurs ou des maisons de disques, histoire de ranimer parfois l'oeuvre d'un tel ou d'une telle, nous font le

coup de la découverte. Le truc de l'île au trésor : un peu de correspondance, quelques poèmes non-corrigés, un arrangement musical différent de celui qu'on connaît, mais rien qui soit assez puissant pour faire un croc-en-jambe à l'Histoire. Pour modifier rétrospectivement notre appréciation de l'ensemble d'une oeuvre.

Toujours est-il, qu'un brave homme, un honnête homme, a, de son vivant, agi dans le but de faire un pied-de-nez post-mortem à son histoire et à l'Histoire. Celle du jazz. Il s'agit de Edward Kennedy Ellington. Le compositeur de *In The Mood*, le pianiste de *Frère Monk*. Le « patron » de Johnny Hodges, le « boss » de Paul Gonsalves, a écrit, à arrangé, à produit, à sculpté, dans la plus grande discrétion, un corps musical parallèle à celui que, tous, nous aimons ou que, tous, nous devrions aimer. Aujourd'hui, ce corps est sur la place publique. Il comprend dix compacts inédits édités par WEA sous le titre *The Private Collection*. Ils se vendent séparément.

Le 24 mai 1974 à New York, Duke  
Voir page C-2 : Ellington

**« Éthique et intervention sociale »**

**Numéro thématique**

Sous la direction de René Auclair  
40(1) 1991 - 13,87 \$ CAN tx. incl.

REVUE **SERVICE SOCIAL**

UNIVERSITÉ LAVAL  
Québec (Québec) G1K 7P4  
tél. : (418) 656-2131 poste 4452



le cahier du **Samedi**

◆ **Dutronc**

doit se mettre nu devant lui et Pialat l'habille. Malheur à celui qui arrive avec un uniforme. En même temps, il ne faut pas être docile, Pialat déteste. Il aime les gens qui ont une personnalité, il va toujours la chercher, il ne s'en prive pas. C'est pas pour rien que j'ai maigri à ce point-là. La tension nerveuse sur le plateau était telle, que les calories brûlaient d'elles-mêmes.»

**« J'aime le cinéma, parce que j'arrive sur un plateau et on me dit tu es un tel et je me dis que pour une fois, je sais enfin qui je suis. Au cinéma, on peut découvrir de tas de choses sur soi-même. Cela dit la chanson permet une certaine liberté et un contact avec les gens alors que le cinéma est une chose froide et noire, un peu médicale. La chanson j'y reviendrai je suppose, j'y reviendrai. »**

En France, la perte de poids de Dutronc fit courir toutes sortes de spéculations. « J'ai tout eu, dit-il en se moquant, le sida, la tuberculose, le cancer des os, toutes les récompenses médicales. C'est ça la France, ils ne comprennent pas. Ils ont associé ma perte de poids à ma réputation. C'était une façon de ne pas me prendre pour un professionnel, une façon aussi de me cataloguer. Le problème c'est que lorsqu'on essaie de me cataloguer, je me barre, je ne veux pas être étiqueté par le FBI ou les renseignements généraux. Tant pis si je vais à l'encontre du client. Après tout on n'est pas juste là pour satisfaire le

client.»

Est-ce pour cela qu'il a abandonné la scène et la chanson? Visiblement, la question le met mal à l'aise même si on la lui pose à tout coup. Dutronc n'a pas vraiment envie de s'étendre sur le sujet et pourtant il répond tout de même: « La musique c'est pas fini en même temps je crois que ce n'est pas le moment pour moi. Je ne suis pas là, la chanson n'est pas là, peut-être est-elle remise dans un placard, peut-être à portée de main mais je ne l'ai pas encore trouvée, quoi. Et puis je n'aime pas cumuler les choses. Quand je fais du cinéma, je fais du cinéma, je m'investis à fond. J'essaie de ne pas enchaîner un film après l'autre parce qu'à la fin on finit enchaîné, on est battu, on n'est plus libre de ses mouvements.»

« J'aime le cinéma, poursuit-il parce que j'arrive sur un plateau et on me dit tu es un tel et je me dis que pour une fois, je sais enfin qui je suis. Au cinéma, on peut découvrir de tas de choses sur soi-même. Cela dit la chanson permet une certaine liberté et un contact avec les gens alors que le cinéma est une chose froide et noire, un peu médicale. La chanson j'y reviendrai je suppose, j'y reviendrai.»

Jacques Dutronc a enlevé ses lunettes et ses yeux pâles clignotent frénétiquement en combattant la lumière crue. Le sourire timide est intact, le cigare aussi. Il n'a toujours pas enlevé son manteau, cette armure imaginaire qui le protège des indiscretions mais parle volontiers de Françoise (Hardy), la femme de sa vie, du fait qu'il est taureau ascendant et poisson, c'est-à-dire têtu, borné et gentil et qu'avant quand il buvait, il se disait taureau ascendant boisson. Il parle aussi de l'amour qui fait souffrir, de l'amitié dont il ne faut jamais abuser et du fait que les mecs plus tristes sont les plus costauds et ceux qui rigolent tout le temps, les plus dangereux, pour eux-mêmes surtout. Je me demande s'il ne parle pas un peu de Dutronc quand il dit ça. Dutronc demande-t-il? Connais pas.

**CINÉMA**

**Beau comme un Van Gogh**

**Van Gogh**

Écrit et réalisé par Maurice Pialat, avec Jacques Dutronc, Alexandra London, Gérard Séty, Bernard Le Coq, Corinne Bourdon, Elsa Zylberstein, Leslie Azzouli, Jacques Vidal, Lisé Lametrie, Chantal Barbarit, Claudine Ducret, Frédéric Bonapart, Maurice Coussonneau, Didier Barbier, Images: Emmanuel Machuel et Gilles Henry. France, 1991. 158 minutes. Au Parisien.

Francine Laurendeau

LE FILM tant attendu de Maurice Pialat raconte les trois derniers mois de la vie de Vincent Van Gogh. Le peintre, qui vient de quitter l'asile de Saint-Rémy-de-Provence où il était interné pour ses « crises », vient habiter à Auvers-sur-Oise sous la bienveillante protection du docteur Gachet, amateur éclairé de peinture, ami de Pissarro et de Cézanne.

C'est la chronique quotidienne d'un homme qui fréquente les prostituées, qui n'est jamais rassasié de plaisirs charnels et d'absinthe, cet homme étant doublé d'un peintre angossé par la création et par l'inutilité, croit-il, de cette création. Il va même jusqu'à douter de son frère Théo, marchand de tableaux qui n'arrive pas à vendre ses toiles. J'ai dit chronique quotidienne. Entendez par là que c'est un film qui prend son temps. On a le temps de déguster les petits repas mitonnés et les délices de la cuisine bourgeoise, les après-repas où chacun fait son numéro, les promenades au bord de l'Oise, les bals champêtres, la toilette intime de madame, la leçon de piano de Marguerite (la fille du docteur Gachet), la requête touchante de cette femme qui voudrait que l'artiste lui dessine un Bonhomme Sept



Alexandra London et Jacques Dutronc dans Van Gogh.

Heures pour son petit garçon. Et, dans l'énerverment général, cette trappe qui tombe malencontreusement sur le pied de l'aubergiste. Et puis, toujours, cette nécessité impérieuse, cette idée fixe qui force Vincent à transposer sur la toile ce qu'il observe. Pour importe que Pialat ait pris des libertés avec l'histoire, (Vincent a-t-il vraiment eu cette

aventure avec Marguerite? C'est en tout cas une jolie invention.) Emacé, la pensée ailleure et le regard absent, Jacques Dutronc est le plus convaincant des Van Gogh jamais vus à l'écran. Sans pour cela percer son mystère. On se sent un peu devant lui comme ce personnage de Paul Nizon: Stolz à beau scruter les toiles

du peintre et interroger ses lettres à Théo, seul le silence répond à ses interrogations. Et lorsqu'éclatent, accompagnant le générique de fin, les quelques mesures de Honegger, on a l'impression de s'éveiller. On n'en sait peut-être pas plus long, mais on a fait un rêve en superbes couleurs, un rêve beau comme une toile de Van Gogh.

◆ **Ellington**

Ellington s'éteint. La suite est facile à deviner. Mercer Ellington, son fils et membre de son orchestre, sort du bureau du notaire avec des bandes enregistrées. Des bandes sur lesquelles, cela est très important de le souligner, les compagnies qui avaient eu des liens contractuels avec Ellington n'avaient aucun droit. Tout au long des années 70, ces compagnies vont mettre en marché plus d'une production.

Règle générale, ces productions seront construites avec des restes. L'une va nous proposer la version no 3 de tel morceau, pendant que l'autre va sortir des boules à mites l'enregistrement public de tel concert. Dans tous les cas, ou presque tous les cas, ces bandes seront publiées sans que Ellington ait permis de son vivant qu'on agisse de la sorte avec son travail. Et puis, comme dirait La Palisse, on ne demande pas à un mort son avis.



Pendant que les différentes étiquettes vont jouer au yo-yo avec les compositions de Duke Ellington, sa progéniture va attendre. Pendant seize ans, elle va patienter. Elle va laisser les autres découvrir leur jeu respectif, puis... Bang! Bing... Bang... Boum... Elle sort dix jokers presque simultanément. La famille, elle a pas fait dans le détail.



Pour bien saisir l'enjeu musical qui nous a été proposé, il faut rappeler ce que le grand spécialiste d'Ellington, Stanley Dance, avait noté dans un des nombreux textes qu'il lui a consacrés: « comme il l'a affirmé à plusieurs reprises, Ellington aime faire exécuter sa musique le plus vite possible après l'avoir composée et, quand cette envie ne coïncide pas avec les plans des maisons de disques, il prend les devants et effectue les enregistrements à ses frais ».

Et Dance de poursuivre: « il y a tout un trésor d'expériences musicales et d'improvisations spontanées en petites formations qui attend la postérité ou le bon plaisir d'une maison de disques plus soucieuse de musique que d'argent ». C'est ce trésor qui est aujourd'hui à portée de mains.

De la fin des années 50 au début des années 70, Ellington, entre deux



concerts dans une même ville, se payait littéralement un studio. Il informait ses musiciens, en fait il leur ordonnait d'être présents à telle ou telle heure. De sa petite valise, il sortait des pages et des pages de compositions originales ou des pages et des pages d'arrangements de telle ou telle pièce. De son piano, il extrayait des notes aussi subtiles que sensuelles. Il livrait ses chefs-d'oeuvre. Il se livrait. Après quoi, il prenait possession des bandes enregistrées. Puis, il attendait la prochaine ville pour enregistrer d'autres pièces, d'autres nouveautés.

San Francisco, New York et Chicago auront été les théâtres de ces coups, de ces magnifiques entourloupes à l'égard de l'Histoire. Faut vous dire que sur Ellington, tous les spécialistes de son oeuvre ont toujours affirmé que la période allant de 1930 à 1941 avait été la plus fruc-



tueuse. En contrepartie, ces mêmes spécialistes clamaient que la période allant du début des années 60 au début des années 70 était la moins riche. C'est vrai qu'avant ce coup, ces sorties en rafale, cette assertion était difficilement contestable. Aujourd'hui, évidemment, c'est une autre paire de manches.

Le topo, au fond, était simple. Dans les années 60, l'orchestre de Ellington était aussi bon, qu'on le veuille ou non, que celui des années 40. Après tout, l'ossature de la plus fameuse machine de jazz qu'il n'y ait jamais eu dans l'histoire était à quelques cheveux près la même que celle qui grava *Caravan* dans les années 30. Johnny Hodges, Russel Procope, Jimmy Hamilton, Paul Gonsalves et Harry Carney, aux saxophones, Ray Nance, Cat Anderson, Mercer Ellington, Bill Berry et Cootie Williams aux trompettes, Lawrence Brown, Buster Cooper et Britt Woodman aux trombones, Aaron Bell ou Rufus Jones à la contrebasse, Sam Woodyard

ou Rufus Jones à la batterie, entre nous, il n'y pas mieux. Ce que cet orchestre avait perdu en spontanéité, il l'avait gagné en raffinement.

Comme il le faisait dans les années 20, 30 et 40, Ellington, dans ces enregistrements des années 60, continuait d'écrire en fonction des personnalités musicales de son orchestre. *The Blues To Be There* ou *When I'm Feeling Kinda Blue* c'était pour Paul Gonsalves, pour le son âpre de ce ténor, comme *Take It Slow* ou *Telstar* avaient été confectionnées afin d'habiller le son enveloppé de Johnny Hodges. Cette marque de commerce propre à Ellington, soit ce don consistant à écrire en fonction des personnalités de sa troupe, n'est pas au fond le « p'tit truc » qui singularise la série dont aujourd'hui on vous cause. Il y a mieux...

Il y a qu'Edward Kennedy Ellington a fait main basse sur les nouveautés apparues au cours de cette période pour les malaxer, pour les intégrer à son style. Mais attention, il ne faudrait pas croire que d'une pièce à l'autre, on saute d'un genre à un autre. Aucunement. En fait, Ellington se sert, ici, du bebop, et là, du *Third Stream* pour attendre son bit. Soit faire « une musique d'origine africaine qui s'épanouie en milieu américain ».

Ellington, cette série d'enregistrements le démontre, c'est la version musicale du melting-pot américain.

**Musique EN TÊTE**  
LE CALENDRIER DES ÉVÉNEMENTS MUSICAUX À VENIR

**DÉCEMBRE**

**14 L'ANNIVERSAIRE!**  
Mather, Coulombe-Saint-Marcoux, Garant, Gonneville, Tremblay  
Ensemble de la SMCQ  
Direction: Walter Boudreau  
Louise Andrée Baril, piano; Étienne de Médicis, hautbois  
Marie Laferrère, contralto; Yolande Parent, soprano  
Salle Pollack, samedi 14 décembre 1991 à 20h00  
Rens.: 843-9305 Billets: 20\$ - 12\$

**18 ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE LAVAL**  
Direction artistique: Paul André Boivin  
NOËL EN FAMILLE  
Gail Desmarais, soprano et Claude Léveillé  
récitant la légende de l'ours gris de Félix Leclerc,  
musique de Claude Léveillé  
Mercredi 18 décembre, 19h30  
Église Sainte-Rose-de-Lima, 219, boul. Sainte-Rose, Laval  
Rens. et rés.: 662-4442 Coût: 20\$/10\$ aînés et ét.

**20 L'ENSEMBLE ANONYMUS**  
présente son nouveau récital  
Noël, Paris, Notre-Dame  
Noël à Notre-Dame de Paris au XIIIe siècle  
Dans le cadre de la 4e saison de concerts  
de l'Ensemble Claude Gervaise  
Église de la Visitation, 1847 Est, boul. Gouin (Métro H.-Bourassa)  
Vendredi 20 décembre 1991 à 20h00  
Rens.: 273-4782 Billets: 15\$, 12\$ étudiants

**20 LES IDÉES HEUREUSES**  
concerts animés par Geneviève Soly  
SUZIE LEBLANC chante airs de cour et cantates françaises  
Église Eriksine & American  
Vendredi 20 décembre, 21h30 et samedi 21 décembre, 20h00  
Rens.: 287-9380 Billets: 18\$/10\$ et 6\$

Association des organismes musicaux du Québec  
EN COLLABORATION AVEC  
**LE DEVOIR**  
ET  
COOPÉRATIVE "LES NUAGES"

**NOËL 1991**  
Venez chanter avec nous.

Le Choeur de l'Orchestre Métropolitain et la Symphonie vocale de la Fraternité des policiers et policières de la Communauté urbaine de Montréal

Vous pourrez entonner les chants de Noël les plus connus  
**le mardi 17 décembre 1991, 20h**  
à l'église Saint-Jean-Baptiste (angle Rachel et Henri-Julien)

Solistes: Manon Feubel, soprano  
Gordon Gietz, ténor  
Claude Grenier, basse

Animateur: Gaston l'Heureux  
Chef: Jacques Lacombe  
Prix du billet: 10 \$

Journal Montréal, mira, CJMS 128

Les textes des chants de Noël seront publiés dans l'édition du Journal de Montréal, le samedi 14 décembre 1991.

Théâtre Maisonneuve  
Place des Arts  
Réservations téléphoniques: 514 842 2112. Frais de service. Redevance de 1 \$ sur tout billet de plus de 10 \$

**La La La Human Steps**  
Infante - Destroy  
Salle Wilfrid-Pelletier, Place des Arts  
17-18 janvier 1992, 20 heures

«Jamais n'a-t-on pu voir une telle intégration de la danse, du sport, du cinéma, du rock, réunis dans une convulsive beauté, la beauté du diable, celle de la perversion.» *Le Soir* (Bruxelles)

En vente au réseau Admission (514) 522-1245 et aux guichets de la Place des Arts

ADMISSION  
Festival international de nouvelle danse dans le cadre des Feux de la Danse Banque Royale

Salle Wilfrid-Pelletier  
Place des Arts  
(514) 842-2112

Festival de la Danse

**CINÉMA**



Jean-Luc Anglade dans le rôle de Gawin.

# La lune à décrocher

**Gawin**

D'Arnaud Sélinac. Avec Jean-Luc Anglade, Bruno, Catherine Samie, Wojtek Pszoniak. Scénario : A. Sélinac et Alexandre Jardin. Image : Jean-Claude Larrieu

**Alain Charbonneau**

À SIX ANS, Félix est atteint d'un mal incurable qui ne lui laisse guère plus de six mois à vivre. Comme la plupart des enfants de son âge, il est un familier de la guerre des étoiles et des extra-terrestres de toutes constellations et, soir après soir, le nez planté sur son écran de télé, il se nourrit d'aventures intergalactiques et de voyages dans l'espace. Son rêve : rencontrer l'un de ces êtres venus d'ailleurs, dont les modèles réduits encombrant les étagères de sa chambre. Un rêve que son père, brisé par la maladie de son garçon, voudra réaliser coûte que coûte, en désespoir de tout autre remède.

Malheureusement, à rêves de haute technologie, moyens du bord. Pour ouvrir les voies du ciel à un enfant biberonné à la science-fiction, que peuvent une soucoupe volante de pacotille et un vieux costume d'extra-terrestre, loués au forain de la ville ? Pas grand-chose. N'empêche qu'un soir d'automne, de la fenêtre de sa chambre, Félix verra atterrir dans la cour une minoune spatiale avec à son bord Gawin, un extra-terrestre, plus gentil que sympathique, un peu gauche dans sa tenue spatiale, et dont le visage déboufflé rappelle davantage Bouddha que R2D2. Pas étonnant que cet E.T. de seconde zone ne soit pas tout à fait à la hauteur des attentes de Félix, qui imaginait autre chose. La réalité a peut-être dépassé la fiction, mais ce n'est que par un fil.

La trouvaille de ce petit film, pas toujours très bien construit (à gros budget pourtant), c'est que Jean-Luc Anglade, dans le rôle du père, le comédien français qui apparaît le plus souvent en costume d'Adam à l'écran, de *L'Homme blessé* à *37,2 le matin*, reste ici couvert de pied en cap presque du début à la fin, engoncé dans sa combinaison ridicule. Couvert, mais non tout à fait caché. Humain, trop humain, son personnage est le masque derrière lequel le père qu'il est n'arrive pas à disparaître complètement : le naturel revient sans cesse au petit trop, les yeux se mouillent à certains moments, la voix parle comme papa, bref, rien ne va comme dans un film de science-fiction pour le pauvre Nicolas.

*Gawin*, on l'aura compris, n'est pas à proprement parler un film pour enfants, un de ces contes modernes pour tous. Toute la seconde moitié, qui se passe au cœur de la mer de Glace, près de Chamonix, que Nicolas utilise comme décor lunaire pour duper Félix, frise l'absurde, et est assurément plus proche d'un *Fitzcarraldo* à l'échelle familiale que de *E.T.* Pour son second film (après *Némo*), Arnaud Sélinac a surtout voulu montrer à quelle concurrence féroce un père est confronté le jour où il lui fait doubler les héros de son enfant. Au rêve que les Spielberg et les Luckas matérialisent à l'écran, Sélinac a substitué une réalité bien fragile, pleine de défauts, bancale, une réalité en panne comme l'est le vaisseau de Gawin. Piteux et pitoyable, Anglade-Nicolas s'accroche comme à une bouée à sa space-opérette, son dernier espoir de donner du relief à un réel qui n'en a pas. Décidément, les effets spéciaux, ça n'existe que dans les films... les autres...

# Le premier vrai film européen

**Meeting Venus**

ou *La Tentation de Vénus* D'Istvan Szabo, avec Niels Arestrup, Glenn Close, Moscu Alcalay, Macha Meril, Johanna Ter Steege, Maite Nahyr, Victor Poletti, Marian Labuda, Jay O. Sanders, Dorottya Udvaros, Erlend Josephson et, pour les extraits de *Tannhäuser*, de Richard Wagner, les voix de Kiri Te Kanawa, René Kollo, Hakan Hagegard, Walltraud Meier, The Ambrosian Singers et l'Orchestre Philharmonia de Londres sous la direction de Marek Janowski. Scénario : Istvan Szabo et Michael Hirst. Images : Lajos Koltai. Costumes : Catherine Letierrier. Décors : Attila Kovacs. Europe, 1991. 119 minutes. Version originale anglaise au Loews. Version française au Dauphin et, à compter du 20 décembre, Place-Charest à Québec.

**Francine Laurendeau**

ZOLTAN SZANTO (Niels Arestrup) est un chef d'orchestre hongrois dont le talent n'est pas encore internationalement reconnu. L'occasion qui lui est donnée de diriger à Paris *Tannhäuser* est donc la chance de sa carrière, sinon de sa vie. D'autant plus qu'il ne s'agit pas d'un événement exclusivement parisien : l'opéra sera diffusé télévisuellement dans vingt-sept pays. C'est donc plein d'espoir qu'il débarque à l'aéroport Charles de Gaulle. Mais il va peu à peu mesurer les risques de l'entreprise. D'abord, les instrumentistes et les choristes appartiennent à des syndicats dont les lois semblent avoir été créées pour entraver la pratique de la musique. Comment, par exemple, peut-on progresser dans l'interprétation d'un passage orchestral quand les musiciens travaillent en rotation, c'est-à-dire quand les musiciens d'aujourd'hui ne sont pas ceux avec lesquels ont répétait hier ?

Des antipathies jaillissent entre les solistes qui, provenant d'au moins une demi-douzaine de pays, s'acceptent mal les uns les autres. Ainsi, l'ex Allemand de l'Est ne peut pas blâmer l'ex Allemand de l'Ouest, on se lance du « fasciste ! » et du « bolchevik ! ». Et, insulte suprême, la diva adorée de tous, Karin Anderson (Glenn Close), couvre Szanto de son souverain mépris avant de renverser la vapeur en devenant son alliée et, bientôt, sa maîtresse, ce qui pourrait bien être un cadeau empoisonné pour cet homme qu'une femme et une enfant attendent à Budapest. Remis en question par une grève de



Les comédiens de *La tentation de Vénus*, dont Glenn Close et Niels Arestrup.

dernière minute, le concert sera un triomphe. La lecture du générique avait de quoi donner des inquiétudes quant au résultat de cette super-coproduction. Un acteur français de père danois, Niels Arestrup, qui incarne un chef d'orchestre hongrois ? Un comédien suédois (Erlend Josephson) dans le rôle d'un vieux révolutionnaire espagnol qui chante encore *Ay Carmela* ? Une actrice hollandaise (Johanna Ter Steege, la jeune femme qui disparaît dans *L'Homme qui voulait savoir*) en chanteuse française ?

Ce ne sont que trois exemples, il y en a bien d'autres. Et je n'ai pas parlé des lieux. Si les extérieurs sont tournés à Paris, tous les intérieurs ont été filmés à l'Opéra de Budapest, à l'Académie Franz Liszt et dans les studios de Mafilm, c'est-à-dire en Hongrie. Eh bien ! rassurez-vous, *La Tentation de Vénus* est le contraire absolu d'un quelconque salmigondis. Ça fonctionne superbement. C'est peut-être le premier vrai film européen, le premier bon film européen.

Au moment où j'écris ces lignes, je n'ai pu voir que la version originale

anglaise, parfaitement justifiable : pour des raisons pratiques, parce que Szanto ne saurait parler à ses interprètes dans chacune de leurs langues maternelles, il choisit l'anglais comme langue véhiculaire. On entend tout de même, ici et là, un peu de français, de russe, de hongrois, d'italien, d'allemand. Mais je me suis laissé dire que la version française respectait mieux encore les diversités culturelles et linguistiques. Et c'est sans doute ce qui est le plus novateur dans le film de Szabo : à l'occasion de cette rencontre artistique (qui a lieu en un théâtre symboliquement nommé l'Opéra Europa), se dessinent déjà toutes les différences de mentalités, toutes les rancunes historiques, tous les problèmes contradictoires, bref tous les stimulants défis que la nouvelle Europe doit apprendre à surmonter. Cet aspect du film est passionnant. Et il sait de quoi il parle, le metteur en scène de *Méphisto* qui n'en est pas à sa première coproduction européenne.

Un autre aspect qui m'a absolument enchanté, c'est la description des règles chicaneries et tracassières tracées par des syndicats visiblement peu épris de musique. Avec le

malheureux Szanto, on nage entre Kafka et Courteline, entre l'absurde et le cocasse, c'est incroyable mais vrai. Car là aussi, Szabo sait de quoi il parle, lui qui a, quelques années plus tôt, monté *Tannhäuser* à l'Opéra de Paris. Et si je devais émettre une seule réserve, ce serait pour regretter que l'histoire d'amour entre le chef et sa diva finisse par prendre un peu trop de place et relègue au second plan l'aventure collective.

Mais je n'ai pas envie d'émettre de réserves. Les comédiens sont excellents, les post-synchronisations passent bien (je vous rappelle que c'est Kiri Te Kanawa qui prête sa voix à Glenn Close chantant Elizabeth) et la direction d'orchestre m'a paru crédible. Pourquoi le titre ? Parce que *Tannhäuser* est déchiré entre la volupté que lui offre Vénus et l'amour chaste d'Elizabeth. L'opéra se termine par la victoire de la spiritualité sur la sensualité mais aussi par la victoire, espérée par Wagner, du nationalisme révolutionnaire allemand sur l'ordre traditionnel. Comme nous le rappelle un des protagonistes, les Nazis allaient porter Wagner aux nues.

Istvan Szabo est un des meilleurs cinéastes magyars et je vous avouerais que ses films me parlent davantage que ceux de Miklos Jancso, pourtant considéré comme le plus grand. Pour Jean-Pierre Jeancolas, critique et historien du cinéma hongrois, les premiers films de Szabo, de *L'Age des illusions* à *Père*, pourraient être comparés au cinéma de François Truffaut. De Truffaut, il a la tendresse attentive, le sens du détail, le plaisir de filmer des comédiens jeunes dans le décor du quotidien. Mais à la différence de Truffaut, il possède aussi le sens de l'histoire, l'angoisse de l'histoire. Ses personnages sont baignés dans un contexte historique et le ressentent. Dans les années quatre-vingt, le réalisateur accède pour la première fois à des budgets considérables qui lui permettent des décors plus coûteux (le stade destiné aux Jeux Olympiques de 1936, à Berlin) et des comédiens internationaux (Klaus-Maria Brandauer). On a salué la puissance de *Méphisto* et de *Colonel Redl*. La séduction de *La Tentation de Vénus*, justement, c'est qu'on y retrouve à la fois cette puissance et ce sens de l'histoire mais aussi les qualités d'observation qu'on aimait dans la manière intimiste de Szabo. Croyez-moi, l'excursion vers le lointain Dauphin en vaut la peine.

UN FILM DE JEUNET ET CARO

# DELICATESSEN

MARTINI CAFE CAMPUS KOI 94.5 FM

10e SEM. DESJARDINS COMPLEXE DESJARDINS ST-JEAN BOITE À FILMS

un film de Claude Chabrol

# Madame Bovary

MARTINI Champigny

10e SEM. DESJARDINS COMPLEXE DESJARDINS 2:15 - 5:30 - 8:45

FAMOUS PLAYERS CERTIFICATS CADEAUX 14 VENIR DANS TOUS NOS CINEMAS INFO-FILM 866-0111 11h à 22h

"Un film magistral..." - LE POINT  
 "Un film magnifique... sublime de beauté et de vérité humaine... superbement interprété par Jacques Dutronc." - LE MONDE  
 "Ce film est beau comme une toile de Van Gogh" - FRANCE-SOIR  
 "Une oeuvre brute et superbe... le plus beau film consacré à Van Gogh." - LE NOUVEL OBSERVATEUR

JACQUES DUTRONC

# VAN GOGH

Maintenant à l'affiche!

Un film de Maurice Pialat

MUSEE DES BEAUX-ARTS DE MONTREAL

CFGL 1057 C/FP

Le PARISIEN

Pour réservations scolaires, veuillez contacter: (514) 342-9250

BRUCE WILLIS DAMON WAYANS

# LE DERNIER BOYSCOUT

Le but du jeu, c'est de survivre.

version française de THE LAST BOY SCOUT

GEFFEN PICTURES PRÉSENTE UNE PRODUCTION SILVER PICTURES UN FILM DE TONY SCOTT  
 BRUCE WILLIS • DAMON WAYANS • "LE DERNIER BOY SCOUT" CHELSEA FIELD • NOBLE WILLINGHAM • TAYLOR NEGRON • DANIELLE HARRIS  
 MUSIQUE COMPOSÉE ET DIRIGÉE PAR MICHAEL KAMEN PRODUCTEURS DÉLÉGUÉS SHANE BLACK ET BARRY JOSEPHSON IDÉE ORIGINALE DE SHANE BLACK  
 PRODUCTION DE JOEL SILVER ET MICHAEL LEVY RÉALISATION DE TONY SCOTT

A L'AFFICHE!

BERRI ST-DENIS & STE-CATHERINE	BROSSARD MAIL CHAMPLAIN	TROIS-RIVIÈRES FLEUR-DE-LYS
CARRÉFOUR LAVAL 2330, BOUL. LE CARRÉFOUR	LANGELIER CARRÉFOUR LANGELIER, 255-5551	DRUMMONDVILLE CAPITOL
TERREBONNE 1031, CHEMIN DU COTEAU, 471-6644	SHERBROOKE MAISON DU CINÉMA	ST-JÉRÔME CARRÉFOUR DU NORD, 436-5944

"IL FAUT VOIR LES ALÉAS DU CHEF D'ORCHESTRE IDÉALISTE AUX PRISES AVEC LA RÉALITÉ SYNDICALE D'AUJOURD'HUI... BRILLANT!"  
 - CHARLES DUTOIT / Directeur artistique Orchestre Symphonique de Montréal

"UN FILM PLEIN D'HUMOUR QUI MÊLE DÉLICIEUSEMENT L'AMOUR DE LA MUSIQUE ET L'AMOUR TOUT COURT"  
 - René Homier-Roy, ACTUALITÉ

"C'EST UN DES MEILLEURS SCÉNARIOS QUE J'AI LUS - C'EST L'EXEMPLE PARFAIT DE LA COMÉDIE HUMAINE AU SENS LARGE."  
 - Glenn Close

GLENN CLOSE

Une symphonie d'émotions, de passions et de sensualité à l'état brut.

# LA TENTATION DE VENUS

version française de MEETING VENUS

WARNER BROS. présente une production ENIGMA • GLENN CLOSE • NIELS ARESTRUP  
 "LA TENTATION DE VENUS" scénario par ISTVAN SZABO et MICHEL HIRST produit par DAVID PUTTNAM

A L'AFFICHE!

COUpons REFUSES

ciel 93.5

LE DAUPHIN BEAUBIEN PRÈS D'IBERVILLE

Sam et Dim. : 2:00 - 4:30  
 - 7:00 - 9:30  
 Sem. : 7:00 - 9:30

**CINÉMA**

# La propagande organisée

**Hook**

Réal : Steven Spielberg. Scénario : Jim V. Hart et Malia Scotch Marmo. Avec Robin Williams, Dustin Hoffman, Julia Roberts, Bob Hoskins, Maggie Smith, Image : Dean Cundey, Musique : John Williams. En v.o. aux cinémas Centre Eaton, Loews, Versailles, du Parc, Laval, Dorval. (135 min)

Odile Tremblay

LE DERNIER Spielberg se devait de célébrer la démesure américaine dans toute sa splendeur. *Hook* a coûté rien de moins que 70 millions \$ et sa brochette de grands acteurs y mêne le bal des vedettes. Le sujet prêtait d'ailleurs aux fantaisies les plus débridées : Peter Pan jadis rêvé par J. M. Barrie, l'éternel petit garçon qui refuse de grandir (à l'image en cela de la société américaine) et qui donna son nom au complexe de l'immaturité masculine, nous revient avec ses démons et ses merveilles, tels que revu et corrigé par Steven Spielberg. Le cinéaste transforme tous ses films en or. *Hook* aussi. Mais comme quoi, il n'y a rien de purement merveilleux au royaume d'Uncle Sam, une sauce sirupeuse et moraliste, du genre « gravity » à l'américaine viendra couvrir les beaux morceaux et en per-

vertir le goût jusqu'au dégoût. Ah si Spielberg n'était que Spielberg ! Hélas, il s'abaisse ici à soutenir la morale américaine de l'heure. Quelle erreur !

Revoici Peter Pan donc. Mais l'eau a coulé sous les ponts depuis sa svelte enfance immortalisée par Walt Disney. Le héros a pris de la bouteille. Incarné par Robin Williams, il est devenu un prospère avocat américain flanqué d'une belle épouse et de deux enfants. Même qu'il a tout oublié de l'art du vol plané. Pire encore, il n'a plus accès à son « imaginaire » intérieur. Ses enfants et sa femme souffrent de la sécheresse de ce « yuppie » qui ne pense qu'à sa carrière et en oublie de s'intéresser à eux. Mais au hasard d'un voyage à Londres, ses enfants sont kidnappés et Pan doit explorer les royaumes oubliés de sa jeunesse pour reprendre contact avec eux. Guidé par la fée Tinkerbell (la belle Julia Roberts), il se retrouvera à la tête d'une armée d'immatures pour combattre le diabolique capitaine Hook (Dustin Hoffman) qui tente de semer le doute dans l'innocent cerveau des enfants perdant confiance en leur père. Ce dernier saura-t-il reconquérir leur confiance et reprendre contact avec la fantaisie perdue ? Oui, évidemment, car le héros doit triompher de l'épreuve.



Robin Williams et Dustin Hoffman (Capitaine Hook) dans *Hook*.

Les effets spéciaux sont, comme on pouvait s'y attendre, spectaculaires. Le cinéaste de *E.T.* et de *Raiders of the lost arch* n'allait pas démentir sur ce point. John Napier, à qui on doit les décors de tant de comédies musicales (*Cats* et *Les Misérables*, notamment) a même été mis à contribution pour créer un royaume

imaginaire du type inoubliable. Spielberg et son équipe ont construit un vaisseau pirate grandeur nature, où des enfants montent à l'abordage du capitaine Hook. Tout un village surplombé par un grand crocodile gardien du temps fut créé en studio. Sous ses deux soleils et des six lunes, « la terre du jamais jamais » lui

dans l'éclat de ses jungles et de ses savanes. La fée Tinkerbell grandit et rappétisse à volonté, comme Alice au pays des Merveilles, tandis que Peter Pan retrouve ses ailes.

Dans un camp d'enfants guerriers et à bord du Jolly Rodger, il y a des scènes d'action déboulant à une vitesse vertigineuse qui rappellent

*Raiders of the Lost Arch*. Ce sont sans doute les meilleurs moments du film que ces batailles pour rire à coup d'oeufs et de bombe de peinture avec des enfants en armures de bambou qui affrontent les pirates de pacotille dans des grands combats épiques. Robin Williams est étonnant et même crédible en Peter Pan vieilli puis rajeuni par le choc de la grâce. Et avec ses mimiques inimitables, Dustin Hoffman rend Hook presque sympathique.

Mais il y a vraiment un os dans ce film. *Hook* entre dans la catégorie des films de redemption, formule qui inonde actuellement le cinéma commercial américain. La grille est toujours la même, à tel point qu'elle respire la propagande organisée et qu'on peut se demander si les super-productions hollywoodiennes ne servent pas de tribunes politiques pour préparer le bon peuple aux lendemains qui déchantent. En voici le canevas : Un homme qui a réussi sa carrière mais perdu son âme au détour retrouve à travers une épreuve (parfois un accident, une maladie, ici le kidnapping de ses enfants) le sens des valeurs familiales. En cette ère de récession et de sida on entretient les idéaux « yuppies » et renonce aux joies du sexe sauvage pour célébrer l'amour conjugal et familial, et le détachement des ambitions terrestres (L'Amérique n'a plus d'argent de toute façon). Sauf qu'on en a ras le bol de ce message à la noix répété ad nauseam. Et que Spielberg le serine à son tour affaibli grandement la portée de son film. La magie, la fantaisie, l'action, les folles images ont beau séduire et emporter le spectateur, la stupide morale de *Hook*, avec ses violons et son air connu, détruit l'enchantement à tout moment. La fin surtout est particulièrement sirupeuse. Comme c'est agaçant !

# Un martien entre deux âges

**Le Martien de Noël**

Réal : Bernard Gosselin. Scénario : Roch Carrier. Avec Marcel Sabourin, Catherine Leduc, François Gosselin, Roland Chenail, Guy L'Écuyer, Paul Hébert, Louise Poulin-Roy, Reine Malo, Paul Berval. Image : Alain Dostie. Musique : Jacques Perron. Québec 1971-1991. Aux cinémas Berri, Place Longueuil, Carrefour Laval, Langelier, Terrebonne. (64 min)

Odile Tremblay

IL Y A vingt ans, le film faisait un malheur auprès du jeune public québécois. Tellement que ses distributeurs se risquaient à l'expédier dans une trentaine de pays où les enfants étrangers l'applaudissent à leur tour. Comme quoi l'humour québécois est plus exportable qu'on ne croit et depuis plus longtemps. Du *Martien de Noël*, on célébrait en 71 la fraîcheur, la charme, le sens du merveilleux, la qualités techniques et d'interprétation. Tout, quoi. Mais les triomphes ont la vie courte et le film culte crouissait depuis lors dans un oubli profond. On l'en tire aujourd'hui tandis que ce « classique » dépoussiéré risque un second début sur nos écrans. Flanqué d'une nouvelle trame sonore

et musicale, Roch Demers le ressort dans sa série « Contes pour tous ». Comment le film a-t-il vieilli ? Telle est la question.

Bien et mal, tout à la fois. Son absence de prétention, sa fantaisie heureuse n'ont pas pris une ride. Il y a un plaisir merveilleux à revoir les mimiques et les grands gestes théâtraux de Guy L'Écuyer et Paul Berval dont le comique gestuel conserve des relents du mime et les couleurs de la Commedia dell'arte. Quant au personnage du Martien, Marcel Sabourin lui offre une adorable folie. Et qui dire de la magnifique soucoupe rouge (dessinée par Mousseau), sinon qu'elle tient de l'oeuvre d'art ? Par contre, depuis vingt ans, les générations d'enfants abonnés à la guerre des étoiles et aux Ninja Turtles en ont vu d'autres du côté des effets spéciaux. Et leur oeil s'est fait sévère. Gageons qu'ils trouveront ceux-ci un brin naïfs.

L'intrigue est minimaliste : La veille de Noël, un Martien pose sa soucoupe en panne dans un petit village du Québec (Ste-Mélanie, près de Joliette). Et les adultes oscillent entre l'incrroyance et l'agressivité, se jurant de chasser l'intrus, en autant que l'intrus ne soit pas un imposteur.

Ce qui n'empêche pas deux enfants, François et Katou, de s'amuser avec l'envahisseur, un fort sympathique personnage complètement loufoque qui bondit dans les airs comme Mary Poppins, bouffe des Smarties à la pelle, se propulse grâce à une alumette géante et revêt à volonté les formes les plus bizarroïdes. Il y aura un voyage en soucoupe à travers le Sahara et le Grand Nord, et une chasse au Martien pas piquée des vers avec des villageois en skidoos qui essaient en vain d'attraper le glissant humanoïde.

Cette petite comédie fantastique est délicieuse d'humour et de fantaisie. Rarement a-t-on vu Martien moins « gadget » et plus rigolo célébrer autant la fête, le jeu et l'humour. Mais si Marcel Sabourin s'en tire avec les honneurs de la guerre, les autres interprètes traînent souvent de la patte. Les enfants jouent faux, Paul Hébert, en papa, reste en dessous de lui-même. Quant à Louise Poulin-Roy (qui incarne son épouse) elle est franchement nulle. Il est vrai que les costumes, coiffures et maquillages d'époque n'avantagent personne, surtout pas Reine Malo dont le personnage de speakerine au chignon crépé ne laissera au spectateur

aucun souvenir impérissable.

Bernard Gosselin le réalisateur, a fait ses classes et son nom dans le cinéma direct. On en trouve ici des traces dans la simplicité de ton et d'images, dans la façon de faire vivre et caqueter un village québécois, de mettre en valeur des paysages enfous dans la neige où les enfants s'aventurent en raquettes et skis de fonds et s'élancent en traîne sauvage. Les vivants dialogues de Roch Carrier contribuent à incarner l'action dans sa réalité québécoise.

On ne peut qu'applaudir à la cure de rajeunissement que *Le Martien de Noël* vient de subir en entrant à l'ère de Spielberg par son brutage, sa musique. Mais les trucages visuels d'époque apparaissent vingt ans plus tard forcément un peu artisanaux. Le film, à mon avis, ne plaira plus aux huit-onze ans qui jadis lui firent la fête. Cette tranche d'âge constitue désormais un public trop exigeant en matière de relations intergalactiques. Mais les tout petits de cinq, six ans succomberont sans doute au charme de ce drôle de Martien qui refuse mordicus de se rendre au sérieux, fait des bulles de joie et célèbre avec eux l'amitié, le jeu et le rire.



La soucoupe volante du *Martien de Noël*.

Il est procureur de district. Il risque sa vie, la sécurité de sa famille, et tout ce qui lui est cher pour la seule chose au monde qu'il vénère... la vérité.

**KEVIN COSTNER**

UN FILM D'OLIVER STONE

**JFK**

L'affaire dont le souvenir hante toujours l'Amérique.

**VIDÉO**

Yves d'Avignon

**LA GLOIRE DE MON PÈRE ET LE CHATEAU DE MA MÈRE**

Deux films d'Yves Robert d'après les souvenirs d'enfance de Marcel Pagnol. Avec Philippe Caubère, Julien Ciamaca, Nathalie Roussel, Vic-

torien Delamare, Joris Molinas. Disponibles le 18 décembre.

Le premier, c'est en quelque sorte la fierté du fils de Joseph, lequel se couvre de gloire d'avoir abattu du premier coup deux oiseaux d'une espèce rarissime, des bartavelles, et devient un héros dans la région. Le second film, la suite, c'est le chant d'amour de Marcel, petit garçon, pour sa tendre et jolie mère. Deux excellents films du réalisateur de *Jean de Florette* et de *Manon des Sources*.

**NAKED GUN 2 1/2**

Comédie policière de David Zucker. Avec Leslie Nielsen et Priscilla Presley. Simultanément le 19 déc.

Un policier félicité à la Maison-Blanche devra concentrer ses énergies à protéger un savant, qui aura désormais la tâche de la mise en application du programme énergétique américain. Rendu sur les lieux où vient de survenir un attentat, il revêt son ancienne flamme, aujourd'hui secrétaire du savant mais aussi la maîtresse d'un magnat du pétrole. Mais voilà que le savant a été remplacé par un sosie et le gentil policier aux nombreuses maladroites devra convaincre son ancienne compagne qu'elle travaille en fait pour un criminel.

**DUTCH**

Une comédie de John Hughes. Avec Ed O'Neill, Jobeth Williams et Ethan Randall. En anglais le 19.

Dutch offre à sa copine d'aller cueillir son fils à l'école et de le conduire à Chicago pour la Thanksgiving, croyant qu'il pourra devenir l'ami du jeune. Mais le jeune, un fils de la haute doté d'un très bon coup de pied, s'imaginer que Dutch n'a pas de classe. Le film devient rapidement une bataille de type cross-country.

**GASPAR ET ROBINSON**

Une comédie avec Gérard Darmon, Vincent Lindon et Suzanne Flon. Musique de Michel Legrand. Disponible le 19.

Une histoire d'amitié totale, chaleureuse et drôle, entrecoupée par l'intrusion d'une grand-mère séductrice mais capricieuse.

**DELIRIOUS**

Comédie avec John Candy, Mariel Hemingway, Emma Samms et Raymond Burr. Simultanément le 18.

Vedette et scénariste d'un mélodrame, Jack est victime d'un accident qui lui fait perdre

connaissance. À son réveil, il se retrouve dans la petite ville qu'il a lui-même inventée et avec tous les personnages fictifs de sa création. Il s'aperçoit qu'il n'a qu'à écrire pour que se réalise l'histoire...

**DOC HOLLYWOOD**

Comédie avec Michael J. Fox, Julie Warner et Barnard Hughes. Simultanément le 18.

En direction de Hollywood, un éminent chirurgien qui fait fortune dans le plastique, a un malheureux accident dans la petite ville de Grady où il se voit offrir une place de médecin par le maire ! Mais il ne cherche qu'à fuir jusqu'à ce qu'il rencontre Lou, une jeune mère dont il tombe amoureux.

**TILAI**

Drame de moeurs franco-burkinabe avec Rasmene Ouedraogo, Ina Cissé et Roukielou Ouedraogo. En français le 19.

Revenant dans son village, il apprend que son père a pris pour épouse celle qui lui était promise. C'est alors qu'il se construit une hutte hors du village où elle vient le rejoindre de temps à autres. Condamné à mort pour liaison incestueuse, il doit être exécuté par son frère qui le laisse s'enfuir secrètement.

**ÉGALEMENT DISPONIBLES**

Delta Force 3 (En anglais le 18 décembre) : un terroriste fanatique pose une bombe atomique dans une ville américaine et retient en otage toute la nation.

Guilty of Innocence (En anglais le 19 décembre) : le cauchemar d'être accusé pour un crime non commis et être emprisonné au Texas.

Les géants de la pub (En français le 19 décembre) : quand les grands réalisateurs se mêlent de la pub, elle se fait art. 95 films, 60 réalisateurs, dont Beineix, Scorsese, Lelouch, Ferreri, Polanski, Chatiliez, Leone, etc.

Leningrad Cowboys Go America (En anglais avec s.-t. français, disponible le 19) : quelque part en Sibérie, une poignée de rockers cinglés, musiciens sans public et sans contrat, se sont mis dans la tête de conquérir l'Amérique.

**MUSIQUE CLASSIQUE**

CE SOIR, SAMEDI 14 DÉCEMBRE

LA PETITE MUSIQUE DE NUIT DE CIEL MF

PRÉSENTE À 22:00

- Les Saisons op. 67 (Glazunov)
- concerto pour harpe en do majeur (Boieldieu)
- concerto pour flûte, guitare et orch. en sol (Carulli)
- duo pour flûte et guitare op. 104 no 1 (Carulli)
- fantaisie pour flûte et guitare op. 337 (Carulli)
- quatuor à cordes en mi bémol majeur (Cherubini)

DEMAIN SOIR, 22:00

- sonates pour cordes nos 5-6 (Rossini)
- sérénade pour cordes op. 44 (Dvorak)
- concerto no 1 pour piano (Rachmaninov)
- quintette pour clarinette et cordes op. 34 (Weber)

**ciel 98.5**

RENSEIGNEMENTS: 527-8321

UN PUR CHEF-D'OEUVRE VERSION INTÉGRALE DE 4 HEURES

**Molière**

écrit et mis en scène par ARIANE MNOUCHKINE

SALLE 2 Tous les soirs: 7h00 Dim.: 2h00, 7h00

CAMERA D'OR PRIX DU PUBLIC CANNES 91

**Toto Le Héros**

UN FILM DE JACO VAN DORMAEL

Tous les soirs: 7h30, 9h15 Samedi et mardi: 5h30, 7h30, 9h15 Dim.: 1h30, 3h30, 5h30, 7h30, 9h15

LE NOUVEAU CINÉMA Festival

SALLE 1

35, MILTON (Angle Clark, une rue au nord de Sherbrooke) 849 7777

WARNER BROS PRÉSENTE

AVEC LA PARTICIPATION DE LE STUDIO CANAL - AGENCY ENTREPRISES ET AUCUN FILMS UNE PRODUCTION TELTAN CORPORATION ET A. KITMANHO

UN FILM D'OLIVER STONE KEVIN COSTNER "JFK" KEVIN BACON TOMMY LEE JONES LAURIE METCALF GARY OLDMAN MICHAEL RYANER JAY O. SANDERS ET SUSY SPANCKER COPRODUCTEUR CLAYTON TOWNSEND CONCEPTEUR VISUELLE VICTOR KEMPFER

DIRECTION DE LA PHOTOGRAPHIE ROBERT RICHARDSON MUSIQUE DE JOHN WILLIAMS PRODUCTEUR DÉLÉGUÉ ARNON MILZMAN

D'APRÈS LES ŒUVRES "ON THE TRAIL OF THE ASSASSINS" DE JIM GARRISON ET "CROSSFIRE - THE PLAT THAT KILLED KENNEDY" DE JIM MARRIS

SCÉNARIO DE OLIVER STONE ET ZACHARY SKLAR PRODUCTION DE A. KITMANHO ET OLIVER STONE RÉALISATION DE OLIVER STONE

ALBUMS DE LA BANDE SONORE SUR CASSETTES ET DISQUES COMPACTS ELECTRA

**DÈS LE VENDREDI 20 DÉCEMBRE**

CINÉMAS CINÉPLEX ODÉON

**TELEVISION** / chronique

# Le vieux couple

Hugo Léger

CRITIQUER la télévision, c'est comme s'enrager contre la tempête de neige, la perte des cheveux ou la fuite des jours. C'est comme s'acharner contre un phénomène naturel qu'on ne peut maîtriser, qui nous échappe, sur lequel on n'a plus le contrôle tant il est familier, tant il rythme nos vies. Pourtant, signe de vitalité, on persévère à chercher des poux, et de vigoureuse façon.

Depuis quelques semaines, je suis fasciné par l'absolutisme des critiques. On est sans pitié pour la télévision, suspecte par définition : « La télé est nulle », « La télé n'a jamais été aussi abrutissante », « Le nivellement par le bas », ou carrément « Je ne regarde plus la télé » (mon œil !). Quand on critique, c'est d'un bloc, sans distinction de postes, d'émissions et de contenus. On juge davantage le médium que le produit. On critique pour la forme. Comme si la télé n'était qu'un magma informe, qu'une boîte à images qu'on botte sans discernement.

La télé est devenue, à tort ou à raison, le défouloir idéal, le déversoir collectif des frustrations, le bouc émissaire des maux de notre société, le punching bag des sans-voix. Pourtant, l'écoute ne connaît de cesse. Au contraire, ils sont 1,3 million à regarder *Chambres en ville* chaque semaine et 1,5 million à s'amuser des infidélités de Rémi Duval. On critique, mais on continue de regarder. Il est difficile d'être esclave sans se rebeller un tant soit peu.

On parle beaucoup de la crise de la télévision. Et, si le problème n'était pas la télévision, mais ceux qui la regardent. Et, si la crise n'était pas tant celle de la télé que celle du téléspectateur qui ne sait plus à quel saint se vouer, mais s'y voue tout de même. Crise d'identité du consommateur dans son rapport d'amour-haine à la télévision.

Qu'attend le téléspectateur de la télévision ? Tout. De le cultiver, de l'informer, de le divertir, de l'aider à penser, de régler ses problèmes, de le désennuyer, de bouger, de courir à sa place, de le faire voyager, de lui donner la météo, de vendre sa maison ou son frigo et, ultimement, de l'endormir. Ses attentes sont-elles démesurées ? Possible. La télé peut-elle avoir tous ces talents ? Probablement pas.

On passe plus de temps devant le téléviseur qu'à parler à sa propre conjointe ou conjoint. Plus de 24 heures par semaine. Une journée complète, c'est énorme. Toujours au poste, la télé est le compagnon le plus fidèle de nos vies, la présence inaliénable, le feu qui réchauffe le quotidien, le toutou de la communication qu'on flatte ou qu'on chasse du revers de la main. Les critiques qu'on profère à son endroit rappellent étrangement les chicanes de vieux couples qui, pour un rien, s'envoient promener. Et, une fois la tempête passée, on reprend nos bonnes vieilles habitudes.

« Il n'y a plus rien à la télé », entend-on souvent. Il n'y a rien de plus faux, d'après moi. N'est-ce pas le trop-plein plutôt que le vide qui désarçonne. Ne me dites pas que le câble moyen ne peut se constituer un



menu équilibré. Devant ses 30 postes, câblodistributeur en main, il n'a que l'embaras du choix. Cette semaine, au Sommet de l'industrie de la télévision qui se tenait à Montréal, Douglas Bassett, président de Baton Broadcasting, le premier câblodistributeur au pays, prévoyait que, dès 1995, le Canadien moyen aurait le choix entre 200 canaux de télévision dont une centaine d'étrangers. Mais, où va-t-on trouver le temps pour regarder ce torrent télévisuel ? Devra-t-on apprendre à choisir avant qu'on ne nous choisisse ?

Le téléspectateur est gâté, pourri gâté. Et, comme tous les enfants gâtés, il fait des crises, il veut et exige; il n'est jamais satisfait et cherche à être comblé en tout temps. Mais, tous les signes de dépression le guettent : frénésie du pitonnage, passivité, sautes d'humeur, instabilité télévisuelle. Il serait peut-être temps de faire une cure de silence. Oui, mais il y a le Gala des Gémeaux demain soir. Un autre soir, peut-être.

**L'avalanche de Noël**

DÈS aujourd'hui, et pour toute la semaine, la télé québécoise retourne en enfance. Chants et cantiques, barbes blanches et pompons assortis, faux et vrais pères Noël, bons sentiments et mauvais shows, le petit écran cède gentiment à l'allégresse des fêtes. Faisons donc un petit tour de traineau. Les spéciaux d'abord : aujourd'hui, CFCF présente *Christmas et Montebello* (19 h) — avouons que c'est mieux que *Christmas on Meech Lake* —, avec Peter Pringle, Johanne Blouin et les incontournables petits Chanteurs du Mont-Royal. Toujours aujourd'hui, le dessin animé *Winnie The Pooh and Christmas Too* (CBC, 19 h) ou les tribulations d'un petit oursin; et *A Carnegie Hall Christmas Concert*

(PBS, 21 h) pour entendre les classiques *Silent Night* ou *The Twelve Days of Christmas* interprétés par le jazzman Wynton Marsalis et les chanteuses étoiles du Metropolitan Opera.

Dimanche, le téléfilm *Christmas on Division Street* (CTV et CBS, 21 h) sort les violons : les amitiés d'un ado et d'un sans-abri de 80 ans. Très prisé en cette période de l'année. De son côté, *In The Nick of Time* (CBC, 18 h), raconte l'histoire d'un père Noël qui en a ras-la-tuque de son job et qui rencontre un journaliste solitaire encore plus mal en point que lui depuis la mort de sa femme. Amusant de voir à quel point les Canadiens-Anglais et les Américains raffolent (avant tout le monde) de tous ces contes et spéciaux de Noël.

Mardi, Radio-Québec y va de sa contribution noëlienne : *La Belle au bois dormant* (21 h) ou comment Perrault et Tchaïkovski se débrouillent sur patins. Mercredi, Robert-Guy Scully joue dans un conte documentaire (eh oui, ça existe) à la télé de Radio-Canada (20 h) : *À la recherche du père Noël* ou comment la Société canadienne des postes fait suivre le courrier à qui vous savez. Le même soir, comme à chaque année, Bob Hope renaît de ses cendres (NBC, 21 h). Il reçoit Reba McEntire, Miss America qui jouera vous devinez qui, et les meilleurs joueurs de la Ligue nationale de football. Jeudi, Télé-Métropole se surpasse avec le spécial *C'est Noël* (19 h), mettant en vedette le groupe Sweet People que vous ne manquerez pas pour tout le ragoût du monde...

Même *Le Point* entre dans la ronde : le lundi 23, l'homme qui aurait toutes les misères du monde à se faire passer pour le père Noël, le premier ministre du Canada, Brian Mulroney, y va de son laïus de fin d'année. Bonne semaine quand même.

**DANSE**

# Casse-Noisette, le joyau des Grands Ballets

Mathieu Albert

LES GRANDS BALLETS canadiens s'installent à la salle Wilfrid-Pelletier du 18 au 29 décembre pour présenter le *Casse-Noisette* de Fernand Nault; l'inévitable rendez-vous du temps des fêtes depuis 27 ans.

Cette année encore, toute la ribambelle des personnages sera réunie au grand complet; de la petite Clara, l'héroïne ingénue du ballet qui part à la découverte du paradis des bonbons, jusqu'à la Fée Dragée, douce et voluptueuse comme le sont toutes les princesses qui règnent au pays du caramel et du chocolat. Dans le cortège, on croisera également le docteur Drosselmeyer, toujours aussi coquin et sourdement maléfique; le Roi des bonbons, débonnaire et burlesque; le régiment des soldats de plomb, courageux et vaillant dans sa bataille contre la perfide armée des rats. Le tout, couronné par une apothéose en forme de montée au ciel, avec musique en fanfare, feu d'artifice de coloris, et morceaux de chorégraphie superbement réglés à l'unisson. *Casse-Noisette* commence par un réveillon de Noël chez Monsieur et Madame Von Stahlbaum, et se termine, deux heures plus tard, par le mirage d'un bonheur éternel et inaltérable; le fantasme de l'avènement du ciel sur la terre.

Avec un sens de la magie d'une incroyable efficacité, Fernand Nault réussit, encore et toujours après tout ce temps, à injecter une part de merveilleux dans cette oeuvre, et à l'imposer contre le fléau de l'usure qui frappe pourtant la plupart des versions existantes de *Casse-Noisette*. À cet égard, il suffit de jeter un coup d'oeil en direction de la version dépenaillée qui traîne dans le répertoire du Ballet National du Canada depuis 1965 pour nous faire apprécier, et même redécouvrir, la beauté et la jeunesse de la chorégraphie signée par Fernand Nault.

Pour ma part, même après dix ans de *Casse-Noisette* annuel à titre de chroniqueur pour LE DEVOIR, je ne peux pas m'empêcher de vibrer avec la petite Clara, lorsque le décor, à la



PHOTO DAVID COOPER

Benjamin Hatcher

mi-temps du premier acte, se transforme en royaume des neiges; première étape menant au paradis des bonbons. La Fée Dragée accueille notre petite héroïne avec des grâces de madone irréaliste, la neige se met à tomber, les danseuses du corps de ballet entament une valse, l'arbre de Noël se met à pousser si haut que sa cime transperce les nuages. À cet instant précis, l'univers bascule, nous commençons à planer au coeur du merveilleux et de la douce science-fiction.

Ce qu'il y a d'extraordinaire chez Fernand Nault, c'est que cette immense féerie ne tourne à aucun mo-

ment à la mignardise. On sent partout, au contraire, l'expression d'une intelligence, ainsi qu'un souci de rigueur tant au niveau de la construction des tableaux, des trajectoires de la chorégraphie, que de l'humour qui se profile derrière chacun des personnages.

Ce *Casse-Noisette*, est non seulement l'un des plus beaux qui existe en Amérique du Nord, mais il est également l'une des pièces les plus importantes et les mieux achevées au sein du répertoire des GBC. L'oeuvre résiste admirablement au passage du temps. Chaque année correspond à sa nouvelle naissance.

MÉDAILLE JACQUES-BLANCHET 1991

## DESJARDINS RICHARD

1<sup>ÈRE</sup> PARTIE: **BOURBON GAUTHIER**

**27-28 MARS 20H30**

AUTEUR COMPOSITEUR

RÉALISATEUR DE DISQUES

MICROSILLON POPULAIRE

PRÉSENTATION DE:

**LE DEVOIR**

EN VENTE CHEZ  
ADMISSION  
(514) 522-1245

**SPECTRUM**  
318, 316, 314, 312, 310, 308, 306, 304, 302, 300, 298, 296, 294, 292, 290, 288, 286, 284, 282, 280, 278, 276, 274, 272, 270, 268, 266, 264, 262, 260, 258, 256, 254, 252, 250, 248, 246, 244, 242, 240, 238, 236, 234, 232, 230, 228, 226, 224, 222, 220, 218, 216, 214, 212, 210, 208, 206, 204, 202, 200, 198, 196, 194, 192, 190, 188, 186, 184, 182, 180, 178, 176, 174, 172, 170, 168, 166, 164, 162, 160, 158, 156, 154, 152, 150, 148, 146, 144, 142, 140, 138, 136, 134, 132, 130, 128, 126, 124, 122, 120, 118, 116, 114, 112, 110, 108, 106, 104, 102, 100, 98, 96, 94, 92, 90, 88, 86, 84, 82, 80, 78, 76, 74, 72, 70, 68, 66, 64, 62, 60, 58, 56, 54, 52, 50, 48, 46, 44, 42, 40, 38, 36, 34, 32, 30, 28, 26, 24, 22, 20, 18, 16, 14, 12, 10, 8, 6, 4, 2, 0

## Le Messie de Handel

arrangé par W.A. Mozart

mardi 17, mercredi 18, jeudi 19 décembre

19h30

Basilique Notre-Dame

Michel Corboz  
chef

Dominique Labelle  
soprano

Nancy Maultsby  
mezzo-soprano

Mark Blecke  
ténor

Thomas Paul  
basse

Choeur de l'OSM  
Iwan Edwards, dir.

Billets: 32,00\$, 18,00\$, 9,00\$

en vente  
à l'OSM (842-9951),  
à la Place des Arts (842-2112),  
Admission (522-1245),

et à la basilique Notre-Dame avant le concert

Commanditaire: ScotiaMcLeod

**OSM** ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTREAL CHARLES DUTOIT

## Démasquez L'esprit Du Temps Des Fêtes



AUJOURD'HUI À 14 H ET 20 H !

CE NOËL, OFFREZ LE PHANTOM COMME CADEAU.

### The PHANTOM of the OPERA

by ANDREW LLOYD WEBBER  
music by HERBERT KRETZSCHMAR

MAINTENANT JUSQU'AU 20 FÉVRIER 1992

Théâtre Maisonneuve  
Place des Arts, Montréal  
**(514) 790-2222**

Billets en vente également au guichet de la Place des Arts et aux guichets TicketMaster (situés dans certains magasins de La Bale).

Groupes: (20 personnes minimum); téléphonez: (514) 874-9153 au Québec, (416) 925-7466 en dehors du Québec

Réservez une place de choix grâce à Avant-première de American Express. Composez le (514) 790-0300

Version originale! En anglais avec des "surtitres" en français.

CALENDRIER SPÉCIAL POUR LES FÊTES

23 et 30 décembre à 20 h 00  
26 et 28 décembre, 2 et 4 janvier à 14 h 00 et 20 h 00

29 décembre à 15 h 00 et 20 h 00  
Représentation spéciale pour la veille du Nouvel An à 19 h 30

DE BONNES PLACES SONT ENCORE DISPONIBLES.

LE SERVICE DE RÉSERVATION PAR TÉLÉPHONE EST OUVERT LE SAMEDI ET LE DIMANCHE

**CLASSIQUE**

# Sarah Chang, 11 ans, virtuose...

Marie Laurier

AU LIEU des fleurs que l'on offre habituellement à une artiste, la jeune Sarah Chang a reçu une énorme gerbe de ballons multicolores au son du *Happy Birthday* de Stravinsky joué par les musiciens de l'Orchestre symphonique de Montréal. Et en grand seigneur, ému et attendri, Charles Dutoit a baisé la main de cette petite demoiselle vêtue de rose qui célébrait ce 10 décembre son 11e anniversaire de naissance. Ce qui a valu à l'auditoire émerveillé deux rappels.

Comme une traînée de poudre, on chuchota que Montréal accueillait de nouveau dans ses murs ce petit prodige. Le lendemain soir, la violoniste virtuose, vêtue cette fois de vert émeraude, devait encore séduire les mélomanes venus encore plus nombreux admirer le talent de ce véritable phénomène dans l'univers de la musique instrumentale. L'accueil fut délirant.

Et c'est à titre d'invitée de la Banque de Montréal qui célèbre son 175e anniversaire, que la petite Sarah et l'OSM ont joué hier soir à guichet fermé à un concert privé à la basilique Notre-Dame : la Fantaisie de concert sur *Carmen* de Sarasate, la *Havanaise* et l'*Introduction et rondo capriccioso* de Camille Saint-Saëns. Mais elle aurait tout aussi bien pu jouer Mozart, Paganini ou Brahms.

Charles Dutoit n'est pas le seul à être tombé sous le charme de cette étonnante magicienne qui joue sur un instrument adapté à sa taille, un Guadagnini du 18e siècle que lui a prêté un mécène de Londres. Elle n'avait que huit ans quand Zubin Mehta l'invita avec le New York



La violoniste Sarah Chang.

Philharmonic, aussitôt suivi de Riccardo Muti qui lui demanda de jouer comme soliste avec l'Orchestre de Philadelphie et avec l'Orchestre de la Scala de Milan. Encore tout récemment, elle se produisit au Waldorf Astoria de New York devant le

président des États-Unis George Bush et sa femme Barbara, entourés d'un parterre d'invités, et la semaine prochaine elle sera à Washington pour revenir ensuite à Québec.

Et malgré ses engagements, limités en quelque sorte en raison de son jeune âge et de ses études qu'elle fait en classe régulière à l'école Germantown Friends de Philadelphie, Sarah trouve le temps de faire ses devoirs préparés par son professeur, de s'adonner à la gymnastique et au patin de fantasia, de s'amuser avec son petit frère de quatre ans, Michael. « Après un concert, j'aime bien aussi regarder un peu de télévision, nous disait-elle hier midi en entrevue au Méridien en jetant un coup d'oeil admiratif aux décorations des Fêtes. Et puis j'adore Montréal et M. Dutoit. »

Cette symbiose entre le maestro et la jeune artiste est visible à l'oeil nu. « Je me sens en confiance avec M. Dutoit, murmure Sarah. Il me traite comme si j'étais sa fille et il me fait beaucoup rire. » Les yeux bridés de la musicienne se plissent encore davantage en parlant de son protecteur qu'elle retrouvera l'été prochain au Festival de Saratoga alors qu'il sera au pupitre de l'Orchestre de Philadelphie. Et peut-être bien à Montréal l'été prochain, au Festival Mozart Plus ?

Sarah Chang est née à Philadelphie de parents coréens. Ces derniers ont émigré dans cette ville en 1977 pour y poursuivre des études

musicales, et son père est lui-même professeur de violon. Dès l'âge de quatre ans, Sarah manifeste un rare talent pour le violon et à cinq ans, se produit déjà avec divers orchestres de Philadelphie et des États-Unis, tout en poursuivant ses études musicales à l'école Juilliard avec Dorothy DeLay et Hyo Kang. En 1987, elle remporte la bourse Starling de cette célèbre institution et commence en quelque sorte sa carrière de violoniste professionnelle.

La réputation de celle que l'on estime être la violoniste la plus prometteuse de la génération montante ne tarda pas à rayonner à travers le monde et c'est de partout qu'on la sollicite. Ce que ses parents et son agent examinent avec vigilance pour ne pas lui faire brûler les étapes ni trop gâter son évolution forcément déjà précoce. Ses multiples apparitions à la télévision ont aussi largement contribué à la faire connaître. Elle se rend régulièrement en Corée où elle est reçue comme une véritable vedette et à Séoul elle fut l'invitée spéciale d'un concert donné en l'honneur du président de ce pays.

À ses débuts à Montréal avec l'OSM, au concert gala de 1990, Sarah Chang fit sensation et elle a depuis ses fidèles admirateurs, à en juger par l'assistance nombreuse aux concerts de cette semaine.

« Tout ce qui est écrit pour le violon m'intéresse, affirme la virtuose du haut de ses 11 ans. Je n'ai pas de préférence pour aucun compositeur. Je les aime tous ! »

Cela dit avec la timide assurance d'une petite fille qui se demande bien pourquoi elle se retrouve encore à raconter sa jeune vie à une journaliste alors qu'elle brûle d'envie d'aller magasiner avec sa mère. « Je voudrais bien rester plus longtemps à Montréal, soupire-t-elle. Mais je dois rentrer chez moi demain (vendredi). Je reviendrai sûrement. » Nous l'espérons bien.

**ROCK**

# S'abreuver à toutes les sauces

Sylvain Cormier

CE N'EST pas encore un courant, à peine un peu d'agitation dans l'eau croupie où pourrissent nos racines musicales depuis une bonne décennie. Tout a (re)commencé à bouger en 1988 avec le sixième album de La Bottine Souriante, seul groupe de musique traditionnelle rescapé de la débâcle référendaire. Enfin dédouané par une critique élogieuse, *Je voudrais changer de chapeau* signalait le début de temps nouveaux où le mot folklore n'a plus cours, l'avènement d'une époque où les reels, gigue et autres valse d'antan s'intègrent aux rythmes du monde.

Puis vint Michel Faubert et sa *Maudite mémoire* au début de 1991, qui dépoussiérait tout un lot de plaintes oubliées. Et voilà qu'en moins d'un mois, en plus des rééditions de Garolou dans la collection *Just A Memory* du label indépendant Justin Time, paraissent trois albums qui s'abreuvent aux sources les plus diverses de notre patrimoine musical, du répertoire de La Bolduc (les Maringouins) au son des groupes yé-yé (les Minstrels), des chansons d'Ovide Légaré au corpus traditionnel (La Bottine Souriante). Comme diraient Richard Baillargeon et Christian Côté, les auteurs de *Destination Ragou : une histoire de la musique populaire au Québec* (une thèse ori-

Woody Guthrie, et la chantent comme un Springsteen chanterait *This Land is Your Land*.

Leur approche country-rock (guitares électriques et acoustiques, harmonica, basse et batterie) est parfaitement conséquente, et la simplicité des arrangements sert admirablement les véritables chroniques de la vie au Canada français que sont les chansons drôles, émouvantes, féroce-ment ironiques et... engagées de La Bolduc : « Il y en a plus d'un temps que j'ai la langue paralysée / Et d'autres s'ont imaginé qu'avais l'nerf du cou cassé (...) Je parle comme l'ancien temps j'ai pas honte de mes vieux parents / Pourvu qu'j'mette pas d'anglais, j'nuis pas au bon parler français » (*La chanson du bavard*). On en voudrait plus, à moins de 36 minutes, le format compact est nettement sous-utilisé. Question de budget, sans doute.

**La Bottine Souriante**

*Jusqu'aux p'tites heures*  
Les disques Mille Pattes (Musicor)  
En spectacle au Club Soda  
17, 21, 22, 27 et 28 décembre.

C'EST devenu une tradition. Chaque année, en décembre, une fois les FrancoFolies passées à l'histoire, La Bottine Souriante s'accroche les pieds au Club Soda. De deux soirs timidement prévus en 1989 (devenus trois devant l'affluence des fêtards), on est passé à cinq l'an dernier. L'incroyable quintette jolietain, augmenté d'une section de cuivres, récidive à partir de mardi, maintenant



Les Maringouins

ginale qui vaut le détour : enfin, de la vraie musique d'agrément !

**Les Maringouins**

*Les Maringouins chantent La Bolduc*  
Les disques élan (Musicor).

VU DE LOIN, l'opération inspire une certaine méfiance. Mary Travers-Bolduc nous quittait en 1941, il y a tout juste cinquante ans, et le temps des fêtes s'en vient. Cet hommage aux chansons de La Bolduc ne pouvait survenir à un moment plus opportun. Il fallait être du lancement, à la célèbre Taverne de l'inspecteur épinglé, pour constater à quel point la démarche des Maringouins est foncièrement honnête et respectueuse. Ces gens-là considèrent La Bolduc comme le pendant féminin et québécois de

à cinq le nombre de représentations malgré les conditions difficiles du marché. Un spectacle qui durera *Jusqu'aux p'tites heures*, comme l'indique le titre de leur septième album, une réussite à tous égards.

Les gars de La Bottine y poursuivent résolument leur travail d'ethno-musicologues, arrachant au néant des perles du répertoire de la Famille Soucy (*L'Acadienne*), Willie Lamothe (la très alcoolisée *Ninette*), Jos Bouchard (*Le reel de Pointe-aux-Pic*), Raymond Lévesque (*émilien*), auxquelles s'entremêlent subrepticement les compositions originales du groupe, qui se marient avec bonheur au moule. Ses colorations jazz apportées par Denis Fréchette, son jeu au piano et ses arrangements de cuivres (qui rappellent par moments les meilleurs heures de Blood, Sweat And Tears) confèrent à l'ensemble un caractère unique et totalement frais. Ecoutez de quelle façon les cuivres s'insinuent dans *La Chanson du québécois* et *Un p'tit coup mesdames*, et vous comprendrez que la modernité est d'abord une variante du passé.

**Les Minstrels**

*Les Minstrels*  
Anaba Musik.

COMME vous pouvez l'imaginer, cet e.p. (*extended-play*, comme on disait à l'époque des super-45 tours à quatre chansons) me plaît comme ce n'est pas permis. Pensez, du nouveau yé-yé québécois, à la façon des Merseys et des Sultans. Ça se savoure comme un cornet sucré à deux boules, même si les saveurs sont un peu trop familières au palais. Ainsi, le riff d'*En fermant la porte des Sultans* est inclus dans *Ille et Robinson*, et *Elle est belle* ressemble étrangement au *P'tit Popy* des Chanceliers de Michel Pagliaro. Mais ça ne me dérange pas outre-mesure. J'aime que leur son soit mince et les textes bébêtes. Et j'aime surtout que l'on puisse s'inspirer aussi de cette époque-là.

## CASSE\*NOISETTE

NAULT \* TCHAIKOVSKY



CHAQUE ANNÉE, QUELQUE CHOSE DE MAGIQUE SE PRODUIT!

DU 18 AU 29 DÉCEMBRE 1991

Matinées : 21-22-26-28-29 (14h) • Soirées : 18-19-20-21-22-23-26-27-28-29 (19h30)  
• Relâche : 24-25

Avec l'Orchestre des Grands Ballets Canadiens

Salle Wilfrid-Pelletier  
Place des Arts

« Deux heures de séduction et de magie. » *La Presse*  
« La sensation d'une extase collective. » *Le Devoir*



Alcan est fière de commander cette production

**Le Flambard**

Cuisine française

Une bonne table... De bons prix...  
Midi ou soir

5064, rue Papineau

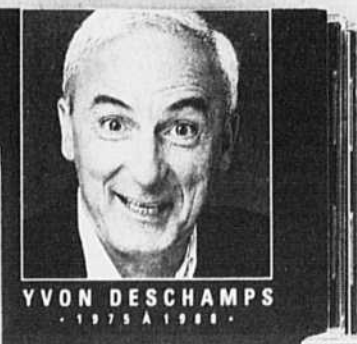
Pour réservations : 596-1280

## DES CLASSIQUES POUR NOËL

**CHARLEBOIS**



**DIANE**



1960  
*Chemin faisant...*  
Cent et une  
chansons  
1990  
ville  
*vignacault*



Disponibles en coffrets CD et cassettes chez tous les bons disquaires



Journal de Montréal

Bell

BANQUE LAURENTIENNE

ARSENAULT TRANSPORT LTÉE

BILLETS : 39,35 \$ - 30,85 \$ - 22,35 \$ - 13,80 \$

Toutes taxes et frais de service inclus

TARIF FAMILLE\* À PARTIR DE 35 \$ !

\* 2 adultes et 2 enfants

RABAIS DE 50%\* POUR ENFANTS DE 12 ANS ET MOINS, ÉTUDIANTS ET 3<sup>e</sup> ÂGE

\* Pièce d'identité requise à l'entrée

RÉSERVATIONS

ADMISSION 522-1245 ou 1-800-361-4595 Place des Arts 514-842-2112

ou à tous les comptoirs ADMISSION

Redevance de 1 \$ sur tout billet de plus de 10 \$. Frais de service

**empreintes DIGITales**  
L'électroacoustique qui s'écoute

**ÉLECTRO CLIPS**  
25 instantanés électro  
25 clips de 3 minutes

4e des 8 compacts  
pressés d'audace

## VIDÉO

## Quadrilogues de l'arbre

Installation vidéo de Daniel Dion, à la galerie Obscure, 729, côte d'Abraham, Québec, jusqu'au 22 décembre.

## Rten

Installation vidéo de Gisèle Trudel et Stéphane Claude, à la galerie B-312, 372, rue Ste-Catherine, espace 312, Montréal, jusqu'au 21 décembre.

## Daniel Carrière

LA PHILOSOPHIE BOUDDHIQUE fait l'objet de deux installations vidéo, l'une présentée à Québec, à la galerie Obscure — *Quadrilogues de l'arbre*, de Daniel Dion — et l'autre à

la galerie B-312, à Montréal — *Rten* (prononcer *den*), de Gisèle Trudel et Stéphane Claude. Toutes deux réfèrent aux mêmes principes universels en exposant chacune selon des géométries distinctes les divinités de l'eau, de l'air, du feu et de la terre, martyrisées par le monde occidental.

Toutes deux proposent une perspective différente sur le centre, crédo essentiel quand on pense à l'enseignement de Bouddha.

Daniel Dion, photographe, vidéaste et globe-trotter, est revenu des Indes, cette année, avec des images et des symboles dont il a fait le corpus visuel de son installation.

Dans une entrevue qu'il nous ac-

cordait lors de la présentation de son installation vidéo *Anicca*, présentée au Musée d'art contemporain de Montréal en 1988, il affirmait qu'il aurait voulu que les images soient suspendues dans les airs, tels des holo-vidéogrammes.

On sent que, tranquillement, il perfectionne le concept avec *Quadrilogues de l'arbre*. L'appareillage technique est beaucoup moins lourd... et le discours moins hermétique. Constitué de quatre plaques aux dimensions discrètes flottant dans l'espace, au centre desquelles on retrouve des écrans de quatre pouces carrés et des hauts-parleurs, Daniel Dion a réussi à occulter complètement le dispositif vidéographique, et à créer un environnement où le centre est le

spectateur lui-même.

Ce dernier est appelé à suivre une trajectoire circulaire, qui l'amène d'un écran à l'autre, le déterminant comme l'unité sublime qui lie chaque élément entre eux (les plaques forment un lieu carré, ouvert et fermé à la fois).

À noter l'étonnante précision de la bande sonore de *Quadrilogues de l'arbre*, obtenue grâce aux matériaux mis à contribution — le plastique, le bois, l'aluminium et le granit — conférant au son émanant de chaque plaque une qualité riche et complémentaire.

Gisèle Trudel et Stéphane Claude explorent la thématique, la même iconographie bouddhiste, en propo-

sant le cercle comme point de vue, plus précisément, l'oeil d'un reptile, le gecko, représenté par une coupole translucide dans le fond de laquelle on a taillé son étrange pupille.

Là encore, la structure est suspendue dans les airs, et sert d'écran sur lequel un projecteur vidéo au plafond projette les suites symboliques d'images qu'accompagne une musique mystique et minimale.

Alors que Daniel Dion propose un regard horizontal sur la spiritualité, Gisèle Trudel et Stéphane Claude dirigent vers le haut (et le bas) le regard du visiteur. Le regard est ici au centre du propos, un regard submergé par l'objet de son observation. En effet, on est fasciné, au bout de

quelques instants, par la connaissance à laquelle nous sollicite l'installation. *Rten* est un terme tibétain signifiant le support du corps, de la parole et de la conscience éveillés.

De plus, elle est interactive : le projecteur vidéo, qui ne fonctionne que cinq minutes à la fois, est activé par un oeil électronique dans un coin de la galerie, qui le met en marche lorsqu'il perçoit un mouvement dans la salle.

Signalons que cette installation, qui se veut allégorie de la naissance de la lumière, sera marquée, au solstice du 21 décembre prochain, d'une performance de Kristine Arès, à laquelle participeront Gisèle Trudel et Stéphane Claude.

## JAZZ

## Le blues du pauvre

Serge Truffaut

SUR LA VIE de Louisiana Red, la tragédie aura laissé des empreintes si permanentes que jamais ce guitariste solitaire, ce chanteur sauvage, ne parviendra à les surmonter. Écouter Louisiana Red, c'est entendre l'écho funeste de la cruauté, de la perverse fatalité, de l'indifférence hautaine.

Le blues de Louisiana Red, c'est le blues du pauvre si pauvre qu'on lui tape dessus pour qu'il soit encore plus misérable parce qu'on n'accepte pas, on ne digère pas, qu'il nous renvoie les reflets de la détresse. Il suffit de se procurer *Blues For Ida B* sur l'étiquette JSP pour réaliser les affres que tout cela provoque.

Louisiana Red est né en 1936 dans un petit village du Mississippi. Sa mère est morte lorsqu'il avait un an. Son père a été lynché par le Ku Klux Klan alors qu'il était un enfant. Naturellement, il a glissé sur la pente du blues. Le blues profond du Delta dont aujourd'hui encore il est un des meilleurs porte-parole.

Un jour de mai 1982, il se rend au *Solo Sound Studio* de Chicago. Comme d'habitude, il est seul. Faut vous signaler que ce jour-là n'est pas un jour comme les autres. En fait, il s'agit du jour qui a précédé le jour au cours duquel il a définitivement quitté les « États » pour l'Europe. Ainsi donc, ce *Blues For Ida B* est le dernier album que Louisiana Red ait enregistré dans ce pays où de tout façon il était depuis fort longtemps un... exilé!

Au cours de cette séance, il grave, c'est le cas de la dire, les pièces suivantes : *Blues For Ida B*, *This Little Letter*, *I Wonder Why*, *Grease Me Baby*, *Love Me True*, *Love Me Mama*, *Little Boy*, *Nothing But A Gypsy Man*, et *Chicken Licken*. Il grave ses morceaux. Il raconte ses histoires. Ce jour-là, il est tout simplement la voix de l'authenticité et de la profondeur. De l'écoute de cette production, on ne sort pas intact.

C'est également au début des années 80 que l'harmoniste et chanteur Junior Wells et son complice d'alors, Buddy Guy, guitariste et tout aussi chanteur que Wells, ont enregistré ce *Alone & Acoustic* qu'aujourd'hui la compagnie Alligator nous propose. C'était le 15 mai 1981. Buddy et Junior, ou inversement, poursuivaient une tournée dans les « vieux pays ». Ils ont fait une halte dans les studios parisiens de l'étiquette *Isabel*. Et en moins d'une journée, ils ont enregistré 15 blues. Des classiques comme des originaux.

Comme l'indique le nom donné à cette production, ils étaient juste deux, Buddy Guy n'avait pas « plogué » sa guitare dans les amplis, et ils... Et ils se sont fait un plaisir



d'enregistrer quelques classiques du blues dans la plus pure des traditions. Soit cette tradition faite de dénuement, de simplicité extrême.

Leur interprétation de *Rollin' And Tumblin'*, *I'm In The Mood*, *Sally Mae*, *Catfish Blues*, *My Home's In The Delta*, *Boogie Chillen*, *Baby What You Want Me To Do*, *That's Alright*, et *Diggin' My Potatoes* est si fraîche, si limpide, qu'elle permet de confier ceci : *Alone & Acoustic* est le meilleur album que messieurs Buddy Guy et Junior Wells aient confectionné ensemble.

Charlie Musselwhite est sorti des boules à mites, il y a deux ans maintenant, grâce à l'étiquette *Alligator*. Ce superbe harmoniste avait signé alors un album intéressant. Son nouvel album est brillant. Le rythme est toujours enlevé. Musselwhite nous rappelle que question souffle, il en a à revendre. Pratiquement tou-

tes ses pièces sont séduisantes. Ça s'appelle *Signature* sur *Alligator*.

Dans le jazz, celui des années 40 et 50, les étiquettes Prestige, Blue Note, Riverside, Verve, Candid et Savoy auront constitué des catalogues impressionnants. Jusqu'à présent, presque toutes les étiquettes nommées étaient disponibles. Il manquait Savoy. Depuis que la compagnie Denon en a fait l'acquisition, on peut enfin disposer des meilleures productions publiées avec le sigle de cette grande maison.

C'est une bonne, un très bonne nouvelle, car non seulement on peut se procurer quelques-unes des plus significatives réalisations musicales de Charlie Parker, comme on peut se procurer les excellentes productions du tromboniste Curtis Fuller, du pianiste Hank Jones, du saxophoniste Benny Golson et du saxophoniste Booker Ervin.

## Le grand Réveillon

## avec Strauss

## La Chauve-Souris de Johann Strauss

Le grand régal des Fêtes!  
Un festin pour les yeux!  
Une carte prestigieuse!

MARIE-DANIELLE PARENT  
YOLANDE PARENT  
FRANCE DUVAL  
CHARLES PRÉVOST  
HUGUES ST-GELAIS  
JEAN-FRANÇOIS LAPOINTE  
BRUNO LAPLANTE  
BERNARD MENEY  
FRANÇOIS DUPUIS  
GISÈLE CRÉPEAU

METTEUR EN SCÈNE  
ERIK KRÜGER  
CHORÉGRAPHE  
DULCINÉE LANGFELDER  
DÉCORS ET COSTUMES  
MICHEL ROBIDAS  
ÉCLAIRAGES  
CLAUDE ACCOLAS  
CHEF D'ORCHESTRE  
JEAN-MARC COCHEREAU

AVEC LA PARTICIPATION SPÉCIALE DE:  
ANDRÉ GAGNON *pianiste*  
ANDRÉ PROULX *violoniste*  
GUILLAUME LEMAY-THIVIERGE  
*danse acrobatique*  
ÉTIENNE VENDETTE *magicien*

Les 20, 21, 27, 28 et 31 décembre  
et les 3 et 4 janvier à 20 h.  
Les 22 et 29 décembre à 14 h.

THÉÂTRE ST-DENIS

Billets: 33\$, 39\$ et 45\$  
Réservations: 790-1111  
Tarifs de groupes disponibles: 527-3644

théâtre Musical  
du Québec

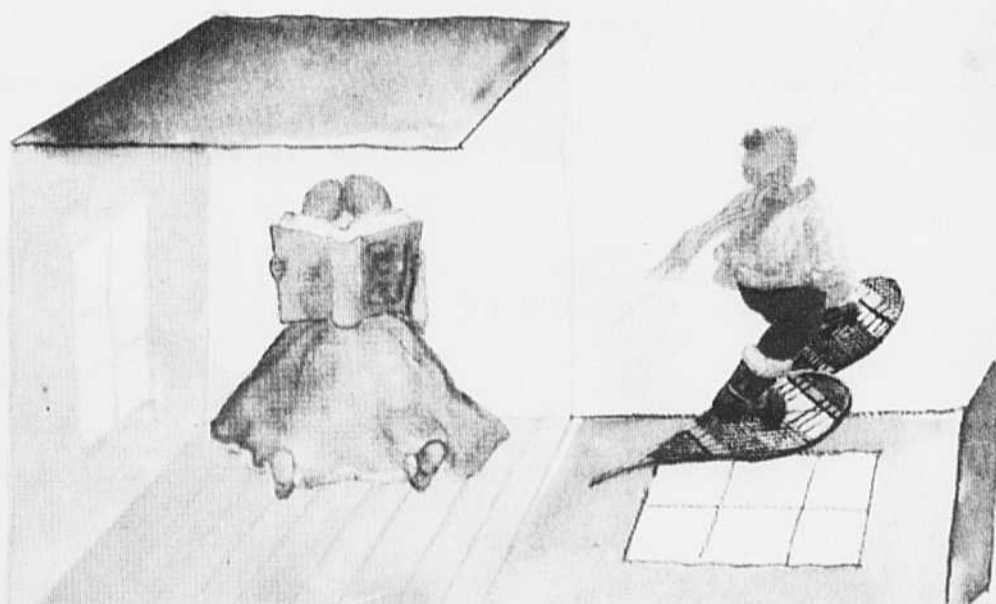
DIRECTION ARTISTIQUE BRUNO LAPLANTE

Les meilleures places  
valsent et s'envolent!

EIBNER



LES SAISONS DE PLOUOT  
et L'UNIVERS D'ÉVA  
dits par Gilles Vigneault



Disponible en coffrets CD et cassettes chez tous les bons disquaires



Government of Canada  
Department of Communications

Gouvernement du Canada  
Ministère des Communications



**ARTS VISUELS**

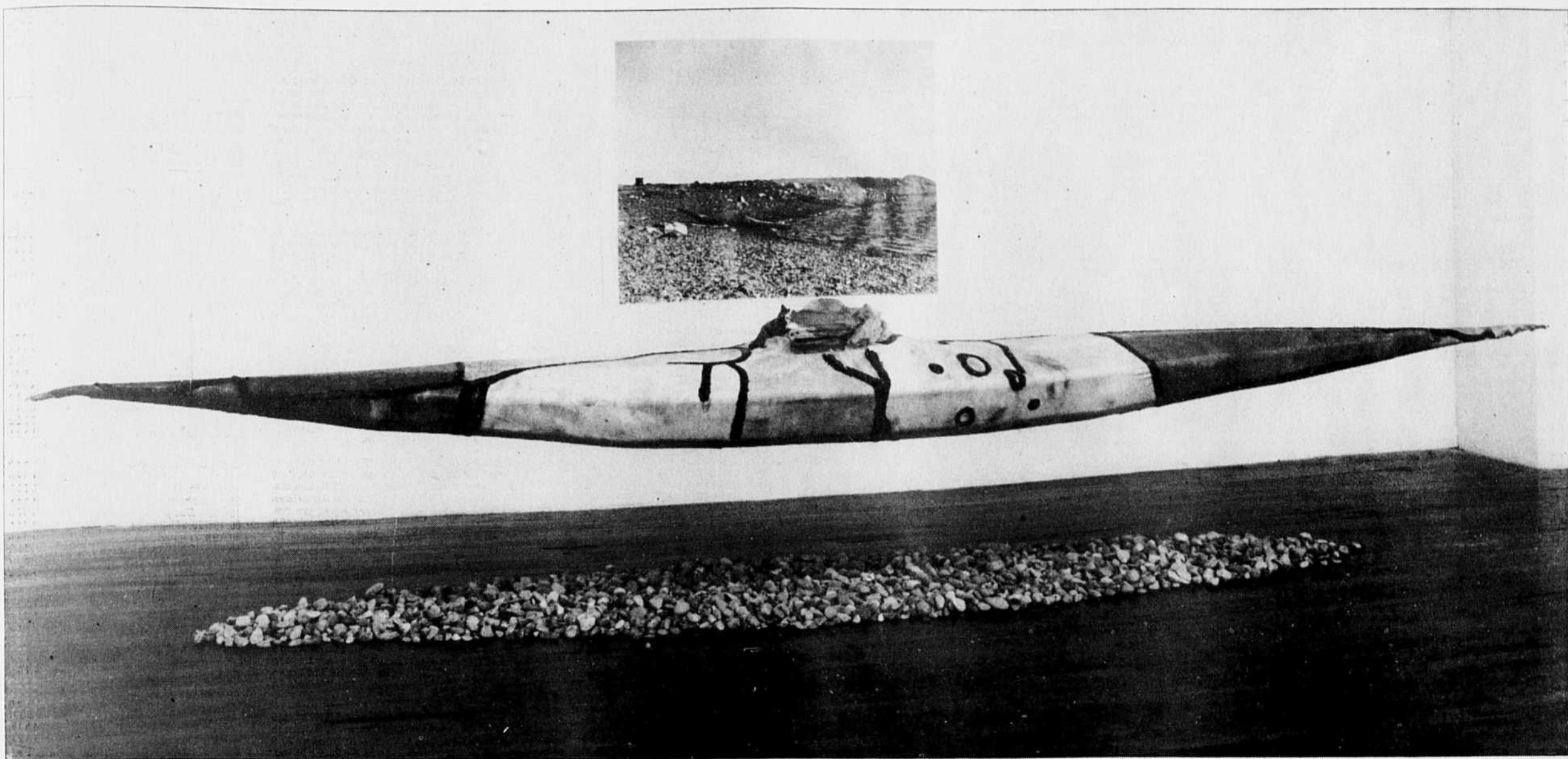


PHOTO GUY L'HEUREUX

Kayak, de Daniel Corbeil.

## Lectures du temps

**Daniel Corbeil,  
Julie Lefebvre,  
Alain Vaugier**

Galerie Verticale  
1897, boulevard Dagenais ouest,  
Laval.  
Jusqu'au 15 décembre.

**Jean Dumont**

EFFET de fin de siècle ? De plus en plus nombreux sont les artistes qui s'intéressent au temps, que ce soit son passage, ses traces ou ses origines. Hors des vieilles terreurs apocalyptiques, cet intérêt vient peut-être simplement de ce que tout ce qui a trait au temps conserve son épaisseur de mystère, et que dans nos sociétés modernes, le mystère est devenu une denrée bien rare.

Tant que nous avons cru que la connaissance du monde qui nous entoure n'était faite que de l'inventaire détaillé de ses objets le mystère était à la base de cette connaissance, était

que ce monde de choses supposait un projet préalable, fut-il de dieu ou du diable, qui restait interdit à la logique mais était accessible à la croyance. L'origine et la fin nous étaient à la fois connues et inexplicables. Si, au contraire, nous nous tournons de plus en plus, et je le note souvent dans ces pages, vers un monde fait des relations entre les choses plutôt que des choses elles-mêmes, le projet devient infini. Le début et la fin sont voilés dans le même flou. L'origine n'est plus du ressort de la croyance et le futur est fait de la multiplication géométrique et sans fin des présents. L'une est totale ignorance et l'autre est répétition : le mystère est remplacé par la spéculation.

Nous ne nous reconnaissons pas, aujourd'hui, dans les îlots de sens qui ont un jour commencé à flotter à la surface de la soupe originelle, alors qu'hier encore nous étions faits à l'image des dieux. C'est peut-être pourquoi nous tentons de remonter le

plus loin possible dans le temps et d'y retrouver des traces de l'homme que nous avons été, et dont les strates les plus profondes de nous-mêmes se souviennent encore. Pour ne plus faire face à cette altérité absolue et désespérée.

Des trois jeunes artistes — moins de trente-cinq ans, le fameux problème de la « relève » — qui exposent à la Galerie Verticale, Daniel Corbeil, de Val d'Or, est sûrement celui dont le propos est le plus archéologique. Propos mis en oeuvre de façon très particulière d'ailleurs, puisque, tout en se tenant au plus proche du réel, l'histoire qui lui est avouée comme étant une fiction. Fiction redoublée d'ailleurs, car l'histoire réelle qui lui dicte ses souvenirs et sur laquelle s'appuie sa fiction, n'est elle-même, nous le savons tous, rien d'autre qu'un récit.

Une photo d'archives montrant des kayacs inuit échoués sur une grève de galets dans le haut-arctique, un kayak de peau suspendu au

dessus d'un lit de roches rondes et polies par la mer et, au mur, un grand cercle de peau qui ressemble, agrandi, aux tambours plats utilisés par les Inuit quand ils réajustaient leurs querelles par des duels de chansons. Authentiques et sauvegardés, ces objets ne diraient qu'une date, un lieu, une époque, une technique. Faux et fabriqués par Corbeil, mis ainsi hors lieu et hors date, ils témoignent non seulement de la manière de vivre de tout un peuple sur une période largement étalée dans l'histoire, mais encore, dans l'aveu même de la démarche de l'artiste, ils inscrivent le temps et son passage au coeur de l'oeuvre. Et cette inscription ne peut être le travail de l'archéologue qui fait l'inventaire, elle est du ressort de l'artiste qui jette des ponts.

Alain Vaugier, de Montréal, ne prétend lui nullement, dans son installation, doubler le récit historique d'une fiction de l'histoire qui se porterait garante de la crédibilité de l'imaginaire. L'imaginaire qu'il met en

oeuvre n'est pas nourri de souvenirs, mais d'images suscitées par le récit de l'histoire. Nous ne sommes pas séduits par la reconnaissance de nos traces, nous sommes émus par le tragique de la représentation.

Feuilles en décomposition, branches, bassin de fibre de verre sur lequel une phrase gravée dit que « la partie est dans le tout », faux rocher dont des tubes de néon et des branches mortes semblent doubler une structure inconnue, représentations de torsos au cours ciblés et percés de flèches rituelles, monstre anthropomorphe, et trois photos de main. Les temps sont ici mêlés. La technologie co-habite avec le rituel, le présent avec le passé, l'organique avec l'imprescriptible. L'horreur est possible. Les terreurs ancestrales y semblent multipliées par la conscience des nouveaux pouvoirs. L'oeuvre n'est pas facilement lisible; je ne suis pas sûr d'ailleurs qu'elle soit là pour être lue. Elle est à peine une expérience, essentiellement un choc.

Son fonctionnement de déclencheur s'appuie à la fois sur le trouble créé par la superposition des temps, et sur la complicité suscitée par une sorte de fonctionnement doxique de l'imaginaire: n'est-il pas étrange que nous ne cessions d'inventer tous le même meurtre rituel...

Si le diptyque de Julie Lefebvre, de Laval, paraît ne s'adresser, au premier regard qu'à la peinture, c'est parce que c'est par le biais de certaines de ses conventions, ou de leur transgression, qu'il met en jeu la mémoire commune que nous en avons.

Des objets divers, des céramiques colorées viennent nier l'intégrité de la surface peinte. Au milieu d'un blanc travaillé d'une belle matière et flanqué d'un éclat de couleurs dans la meilleure tradition abstraite, la maquette minuscule d'un avion dit l'irruption soudaine de la représentation, à moins que ce ne soit celle du malheur, cher à Leiris, et gage de la naissance de l'art...

**BOZO BISTRO BAR:** 6121 Morin, Val-Morin (819-322-2454) — Odette Coulombe et Rock Gingras, du mer au sam — Richard Joe Leroux, les dim et lun.

**LA BUTTE:** 150 Principale, St-Sauveur-des-Monts (514-227-9077) — Les Fous Brac, le 14 déc. à 21h.

**CENTRE SAIDYE BRONFMAN:** 5170 Chemin de la Côte Ste-Catherine, Montréal (739-2301) — Youthéâtre présente Friendship Fable, le 15 déc. à 13h30 et 15h30, le 16 déc. à 13h30 et 19h — Festival famille : théâtre, musique, danse et numéros de cirque pour les enfants de tous âges, du 4 au 22 déc.

**COLLÈGE ÉDOUARD-MONTPÉTIET:** Auditorium, 100 est de Gentilly, Longueuil (282-9362) — Les Grands Explorateurs présentent Roumanie millénaire, des Carpates à la Mer Noire, avec Anne-Sophie Tiberghien, du 14 au 16 déc., lun. 20h., sam. 19h., dim. 13h30.

**L'INSPECTEUR ÉPINGLE:** 4051 St-Hubert, Montréal (598-7764) — L'appât (1er fragment) + danse sculpture avec Simard/Waloff, les 14-15 déc. à 19h30.

**LE P'TIT BAR:** 3451 St-Denis, Montréal (281-9124) — Michel Beaudet, auteur-compositeur-interprète, le 14 déc. à 22h.

**LE TAXI CLUB:** Le Nouvel Hôtel, 1740 ouest boul. René-Lévesque, Montréal (935-4243) — Revue musicale avec chanteurs, humoristes et danseurs, invitée Patsy Gallant, les 15-22-29 déc. à 20h.

### EXPOSITIONS

## Ateliers et galeries

**ARTES:** 102 ouest Laurier, Montréal (271-1211) — Oeuvres d'Amarger, Brunet, Coignard, Dusseau, Riopelle, Soulikias, et bronzes de Rehm.

**ARTICULE:** 15 ouest Mont-Royal, ste 180, Montréal (842-9686) — Installations de Line Blouin, Mariela Borjello et Mary Sui-Yee Wong, du 16 nov. au 15 déc.

**AXE NÉO-7:** 205 Montcalm, Hull (819-771-2122) — Sculpture et photographie de Wendy Ennes, jusqu'au 22 déc., du mar. au dim. de 12h. à 17h.

**AU BOUT DE LA 20:** 107 Joly, Rivière-du-Loup (418-862-0258) — Armures allégoriques + oeuvres de Carole Baillargeon, du 27 nov. au 22 déc., du mer. au dim. de 13h30 à 16h30.

**CENTRE DES ARTS CONTEMPORAINS DU QUÉBEC À MONTRÉAL:** 4247 St-Dominique, Montréal (842-4300) — Installation de Joëlle Morosoli, du 20 nov. au 19 déc.

**CENTRE D'EXPOSITION CIRCA:** 372 ouest Ste-Catherine, ste 444, Montréal (739-2301) — Oeuvres de Francine Larivée, du 16 nov. au 21 déc.

**CENTRE INTERNATIONAL D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL:** 3576 ave du Parc, ste 4306, Montréal (288-0811) — CIAC, Puissance et Reflets, oeuvres de 7 artistes français, jusqu'au 15 déc.

**CENTRE SAIDYE BRONFMAN:** 5170 Chemin de la Côte Ste-Catherine, Montréal (739-2301) — Recherche récente, oeuvres de Monique Mongeau et Guy Pellerin, jusqu'au 19 janv.

**LA CHAMBRE BLANCHE:** 185 est Christophe-Colomb, Québec (418-529-2715) — Oeuvres de François Cormier, Valérie Gill et Francesca Pensierini, du 4 au 22 déc.

**CHAMPIGNY:** 4380 St-Denis, Montréal (844-2587) — Acryliques sur toile de Cerj Lalonde, avec poésie de Louise Dufour, jusqu'au 15 déc.

**DAZIBAO:** 279 ouest Sherbrooke, ste 311-C, Montréal (845-0063) — Oeuvres de Monique Bertrand et Diana Thornicroft, du 16 nov. au 15 déc.

**ESPACE LA TRANCHEFILE:** 5331 St-Laurent, Montréal (270-9313) — Betty Goodwin, livre d'artiste, du 2 nov. au 15 janv., mar. au sam. 10h. à 17h.

**GALERIE D'ART BOUGAINVILLE:** 4511 St-Denis, Montréal (845-2400) — Petits et grands formats des artistes de la galerie, tout déc.

**GALERIE D'ART DU COLLÈGE ÉDOUARD-MONTPÉTIET:** 945 Chemin Chamby, Longueuil (679-2630 poste 324) — Pour souligner le 30e anniversaire du Conseil de la sculpture du Québec: Sculptures vivantes... et vivaces, oeuvres de Francine Larivée, André Fournelle, Peter Gnass, Saria Voyer, Marie-France Brière et Marian Snow, du 26 nov. au 21 déc.

**GALERIE D'ART MME ALONZO:** 219 est Prince Arthur, Montréal (931-3646) — Peintures et sculptures de plusieurs artistes, jusqu'au 15 déc. — Galerie Boulanger, peintures et sculptures également sculptures extérieures de R. Daniel.

**GALERIE D'ART SAINT-ÉLOI:** 6050 St-Hubert, Montréal (277-0615) — Oeuvres récentes de Claude Laviolette, peintures et gravures, jusqu'au 14 déc.

**GALERIE B 312 ÉMERGENCE INC:** 372 ouest Ste-Catherine, ste 312, Montréal (874-9423) — Installation vidéo + rien + avec Gisèle Trudel et Stéphane Claude, du 7 au 21 déc., du mar. au sam. de 12h. à 17h.

**GALERIE CHANTAL BOULANGER:** 372 ouest Ste-Catherine, ste 502, Montréal (397-0044) — Oeuvres de Sylvie Bouchard, du 23 nov. au 12 janv.

**GALERIE BROCARD:** 2691 Curé Labelle, Prévost (1-224-4294) — Liquidation en permanence de Ayotte, Cosgrove, Masson, Riopelle et plus de 100 artistes canadiens, ven. au dim. de 10h. à 18h.

**GALERIE DU CENTRE:** 250 St-Laurent, St-Lambert (672-4772) — Oeuvres de Chan Ky-Yut, jusqu'au 20 nov. — Oeuvres de Francine Gauthreau, du 27 nov. au 20 déc.

**GALERIE CHRISTIANE CHASSAY:** 20 ouest Ste-Catherine, Montréal (284-2631) — Oeuvres de Pierre Granche et Michel Daigneault, du 7 déc. au 11 janv.

**GALERIE CIRON:** 1875 ouest René-Lévesque, Montréal (939-0809) — Oeuvres de Bill Martucci, du 29 nov. au 23 déc.

**GALERIE CLARK:** 1591 Clark, 2e étage, Montréal (288-4972) — Oeuvres de Michel Boulanger et Benoit Bourdeau, du 28 nov. au 22 déc.

**GALERIE DARE-DARE:** 279 ouest Sherbrooke, espace 311 B, Montréal (844-8327) — Exposition bédémique « Infinitum petit », jusqu'au 22 déc. mer. au dim. de 12h. à 17h.

**GALERIE DOMINION:** 1438 ouest Sherbrooke, Montréal (845-7833) — Oeuvres de peintres québécois de l'Académie royale des Arts du Canada, jusqu'au 14 déc.

**GALERIE ELCA LONDON:** 1616 ouest Sherbrooke, Montréal (931-3646) — Oeuvres de Drouin, Simonin, Richard, Yuristy et Hardy, jusqu'au 21 déc.

**GALERIE L'EMPREINTE:** 272 est St-Paul, Vieux-Montréal (861-4427) — Exposition des artisans, du 27 nov. au 13 janv.

**GALERIE ESTAMPE PLUS:** 49 St-Pierre, Québec (418-694-1303) — Oeuvres de Danielle April, du 7er au 31 déc.

**GALERIE FARFELU:** 350 Victoria, Westmount (488-9558) — Expo-ventes de Noël des oeuvres récentes de 19 artistes permanents, jusqu'au 12 janvier 1992.

**GALERIE HORACE:** 74 Albert, Sherbrooke (819-821-2328) — Oeuvres de Jean-Pierre Gaudreau, et de Christa Kotesen, jusqu'au 22 déc.

**GALERIE L'IMPREVU:** 251 ouest Laurier, Montréal (270-8855) — Oeuvres récentes d'une trentaine d'artistes, du 12 au 23 déc.

**GALERIE LIEU OUEST:** 372 ouest Ste-Catherine, ste 523, Montréal (393-7255) — Portraits d'artistes, photographes de Yves Nantel, du 21 nov. au 21 déc.

**GALERIE LUMIÈRE NOIRE:** 3575 St-Laurent, bur. 222, Montréal (845-1478) — Oeuvres de Pierre Boulay et Gilles Petticlerc, du 14 déc. au 5 avril.

**GALERIE MICHEL-ANGE:** 430 Bonsecours, Montréal (875-8281) — Exposition petits formats, plus de 80 artistes, du 27 nov. au 22 déc.

**GALERIE MONTCALM:** Maison du Citoyen, 25 rue Laurier, Hull (819-595-7488) — Oeuvres de Jean-Paul Riopelle, du 12 déc. au 26 janv.

**GALERIE OBSERVATOIRE 4:** 2019 rue Moreau, ste 203B, Montréal (521-5955) — La Relève + Artistes d'ici et d'ailleurs, jusqu'au 15 déc.

**GALERIE FRÉDÉRIC PALARDY:** 307 ouest Ste-Catherine, ste 515, Montréal (844-4464) — Sérigraphie + Aux marges du silence + de Léon Bellefleur, jusqu'au 21 déc.

**GALERIE BARBARA SILVERBERG:** 2148 Mackay, Montréal (932-3987) — Exposition de groupe, céramique et oeuvres de Stefane St-Cyr, jusqu'au 21 déc. mar. au sam.

**GALERIE SKOL:** 279 ouest Sherbrooke, espace 311A, Montréal (842-4021) — Oeuvres de Louise Gagnon, du 30 nov. au 22 déc.

**GALERIE 3:** 4710 St-Ambroise, ste 101, Montréal (939-1704) — Peintures récentes de David Lubell, du 7 nov. au 20 déc.

**GALERIE TROIS POINTS:** 307 ouest Ste-Catherine, ste 555, Montréal (845-5555) — Oeuvres de Richard Mill, du 27 nov. au 21 déc.

**CHAIR DE L'UOAM:** 1400 Berri, Montréal — Oeuvres d'étudiants du 1er cycle en arts plastiques, jusqu'au 20 déc. — Photographie, sculpture vidéo de Diane Tremblay, jusqu'au 20 déc.

**GALERIE VERRE D'ART:** 1518 ouest Sherbrooke, Montréal (932-3896) — Option Art cadeaux corporatifs, du 10 au 31 déc.

**GALERIE VERTICALE:** 1897 ouest Dagenais, Laval (828-8884) — Installations et peintures de Daniel Corbeil, Julie Lefebvre et Alain Vaugier, du 14 nov. au 15 déc.

**GALERIE BRENDA WALLACE:** 372 ouest Ste-Catherine, ste 508, Montréal (393-4066) — Oeuvres récentes de Ed Zelenak, jusqu'au 11 janv., mar. au sam. de 11h à 17h.

**GALERIE WESTMOUNT:** 4912 ouest Sherbrooke, Montréal (484-1488) — Peintures de Zhang, du 30 nov. au 15 déc.

**LA GUILDE GRAPHIQUE:** 9 ouest St-Paul, Vieux-Montréal (844-3438) — Retrospective: 25 années de création dans le domaine de l'estampe (Pellan, Riopelle, Lacroix, Brunneau, Laliberté, etc.), jusqu'au 25 déc., lun au sam. 10h à 18h, dim. 13h à 18h.

**LE GRAVE:** 17 des Forges, Victoriaville (758-9510) — Collectif + Petits formats + avec les artistes: Allaire, Bouthat, Brulotte, Coderre, Gendron, Grignon, Hébert, Luneau, Poitras, Rainville et Verville, jusqu'au 20 déc., du mar. au dim. de 13h à 17h.

**MAISON D'ART ST-LAURENT:** 742 boul. Décarie, St-Laurent (744-6683) — Huiles récentes de Francine Gravel, jusqu'au 15 déc.

**MAISON DES ARTS DE LAVAL:** 1395 ouest boul. de la Concorde, Laval (662-4442) — Exposition

Suzor-Coté Julien jusqu'au 2 fév. 1992.

**MAISON DU CULLEN:** 10 897 rue du Pont, le de la Visitation (872-5913) — Exposition de 10 aqua-realistes: Bélanger, Bérubé, Charliers, Comtois, Foreman, Maisonneuve, Marinier, Michaud, Palmaerts et Philibert, jusqu'au 26 janv.

**MAISON DU PRESSIRO:** 10,865 du Pressiro (métro Henri-Bourassa) Montréal (521-2141) — Oeuvres de Montréal, regard historique sur les prisons de Mil, du 3 nov. au 5 janv.

**MICHEL TÊTREAU ART CONTEMPORAIN:** 1192 Beaudry, Montréal (521-2141) — Oeuvres récentes de David Maes et Jacques Hurtibe, du 27 nov. au 12 janv.

**OBORO:** 3981 St-Laurent, ste 499, Montréal (844-3250) — installation vidéo de Christian Lajoie, du 23 nov. au 21 déc.

**OBSCURE:** 729 Côte d'Abraham, Québec (418-529-3775) — Quadriologues de l'arbre, installation vidéo de Daniel Dion, jusqu'au 22 déc.

**OCURRENCE:** 911 est Jean-Talon, Montréal (495-3353) — Oeuvres de Lili Michaud, du 1er au 8 déc. — Oeuvres de Daniel-Jean Primeau + Les tranches de Primeau, du 1er au 12 janv.

**OPTICA:** 3981 St-Laurent, ste 501, Montréal (287-1574) — Oeuvres de Gilbert Boyer et Alain Fleischer, du 23 nov. au 20 déc.

**RIVERIN-ARLOGOS ART CONTEMPORAIN:** 197 chemin du lac d'Argent, Eastman (514-297-4646) — Raz d'Eau 1991 + Tableaux de Laurence Cardinal, du 30 nov. au 15 janv.

**WADDINGTON AND GORCE INC.:** 2155 Mackay, Montréal (847-1112) — Oeuvres d'artistes québécois et européens

**MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL:** Cité du Havre, Montréal (873-2878) — Retrospective de l'oeuvre de John Baldessari, réalisée et mise en circulation par le Museum of Contemporary Art de Los Angeles, du 10 nov. au 19 janv.

**MUSÉE D'ART ST-LAURENT:** 615 boul. Ste-Croix, St-Laurent (747-7367) — Arts anciens et traditions artisanales du Québec + exposition permanente — Une église, un musée, une histoire + architecture et histoire du bâtiment qui abrite le musée, jusqu'au 22 déc. 92

**MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL:** 1379 ouest Sherbrooke, Montréal (285-1600) — Pavillon Jean-Noël Desmarais: Retrospective des oeuvres de Jean-Paul Riopelle, du 26 nov. au 19 janv. 92. Collection permanente — Visites commentées offertes au public par l'Association des guides bénévoles, du 26 nov. au 19 déc., tous les mar., mer. et jeu. à 11h. Ouvert du mar. au dim. de 11h à 18h. le sam. jusqu'à 21h. — Pavillon Benajah Gibb: L'architecture de Edward et W.S. Maxwell, du 13 déc. au 22 mars — Paysages d'hiver au Québec (1850-1950) du 13 déc. au 2 fév. — Rafraîchissement de l'esprit: récipients à vin et à thé d'Orient, du 13 déc. au 2 fév.

**(MUSÉE) CENTRE CANADIEN D'ARCHITECTURE:** 1920 Baile, Montréal (939-7000) — Musée consacré à l'art de l'architecture: 20.000 dessins et estampes de Maîtres, 120.000 livres, 45.000 photographies, ainsi que des fonds d'archives importants — Paraboles et autres allégories: l'oeuvre de Melvin Charney 1975-1990, jusqu'au 12 janv. 92 — Corpus Sanum In Domo Sanum: l'architecture du mouvement en faveur de la salubrité domestique 1870-1914, jusqu'au 16 fév. 92 — Architecture potentielle: jeux de construction de la collection du CCA, jusqu'au 8 mars 92 — mer. et ven. de 11h à 18h. jeu. 11h à 20h. sam. et dim. de 11h à 17h.

**MUSÉE DE LA CIVILISATION:** 85 Dalhousie, Québec (418-643-2158) — Objets de civilisation + exposition permanente — La barque à voile + ex-

position permanente — Mémoires + exposition permanente — Messages, exposition sur les moyens de communication entre les individus et les sociétés, en permanence — Jeux, jusqu'au 5 janv. 92

**MUSÉE DE LACHINE:** 110 chemin LaSalle, Lachine (534-3471 poste 346) — Pavillon Benoît Verdick: Installation de John Couws, jusqu'au 29 déc. — Oeuvres récentes de Dominique Sarrazin, jusqu'au 29 déc. — La Dépendance: Sculpture de Normand Moffat, en collaboration avec Yves Navarre, oeuvre se référant au monde littéraire, à l'écriture et à l'imprimerie, jusqu'au 29 déc. — Hôtel de Ville: Maquettes, projets réalisés, maquettes et dessins préliminaires à la production d'oeuvres dans le cadre de l'intégration des arts à l'architecture, jusqu'au 19 déc.

**MUSÉE MARC-AURÉLE FORTIN:** 118 St-Pierre, Montréal (845-6108) — Oeuvres de Marc-Aurèle Fortin en permanence — Ouvert du mar. au dim. de 11h à 17h, sauf le lundi, visite commentée pour groupes en semaine sur réservation, le dimanche à 14h30.

**MUSÉE DE L'ORATOIRE:** 3800 Reine-Marie, Montréal (733-8211) — Les crèches à l'Oratoire, 239 crèches de 63 pays, jusqu'au 4 fév. de 10h à 17h.

**MUSÉE DU QUÉBEC:** 1 ave Wolfe-Montcalm, Québec (418-643-2150) — Duplessis, du 16 mai au 15 janv. — La Collection du Musée, exposition permanente — Oeuvre de David Moore, dans la Touraille du Pavillon Baillarge — Entre murs et nuages + le jardin de Paul Lacroix, du 30 juin au 31 mars 1992 — La Peinture au Québec 1820-1850: Nouveaux regards,

nouvelles perspectives, du 16 oct. au 5 janv. 92 — tous les jours — Vues pittoresques. Photographies de William Gordon Shields, du 4 déc. au 28 fév. 1992.

**MUSÉE DU SÉMINAIRE DE QUÉBEC:** 9 rue de l'Université, Québec (692-2843) — 1er étage + Et s'il ne restait qu'une poignée de portes? + exposition sur l'évolution du concept architectural du Séminaire de Québec, jusqu'au 12 janv. — Art du Québec, oeuvres du 19e siècle, jusqu'au 31 déc. 91 — Cabinet des médailles — 2e étage: Les arpenteurs du ciel + exposition sur l'astronomie qui retrace l'enseignement de cette science au Séminaire de Québec durant le 19e siècle, jusqu'au 6 janv. 92 — 3e étage: Art Oriental — 4e étage: Orfèvrerie

**MAISON DE LA CULTURE CÔTE-DES-NEIGES:** 5290 chemin de la Côte-des-Neiges, Montréal — Peintures récentes de Tin-Yum-Lau, du 5 déc. au 5 janv.

**MAISON DE LA CULTURE NOTRE-DAME-DE-GRÂCE:** 3755 Botrel, Montréal (872-2157) — La culture américaine vue par George Sioui, du 12 nov. au 5 janv.

**LA Marie Debut** fête Noël lundi 16 décembre à 11h, au 4001 rue Ste-Catherine est. Rens. : 597-2311.

Ce soir à 20h30, danses israéliennes et sociales avec l'animateur Maurice Perez, à l'Auditorium Grover — YMHA, 5480 Westbury à Montréal. Rens. : 683-4283.

L'UQAM offre des cours en arts plastiques du 18 janvier au 28 mars. Inscription le samedi 14 décembre de 9h à 12h au 987-3579 ou 987-3453.

Aujourd'hui de 14h à 17h, le groupe des « Lundis littéraires » vous invite à son atelier mensuel d'écriture, animé par Madeleine Desjardins, au Restaurant Théâtre La Licorne, 4559 rue Papineau, 2e étage. Rens. : 277-6231.

Multi-Écoute est un service confidentiel et anonyme, d'information et de référence, de soutien aux démarches quotidiennes d'intégration à la société québécoise. Ouvert du lundi au jeudi de 10h à 20h et le vendredi de 10h à 16h30. Rens. : 737-3604.

SAMEDI

DIMANCHE

SAMSKI offre un programme de ski de fond de sept samedis consécutifs, à partir du 4 janvier 1991. Ce forfait comprend le transport par autobus de luxe, l'accès aux sentiers, les cours de ski de fond, les cliniques de fartage et les escomptes sur équipement et vêtements, les rafraîchissements et les prix de participation. Également deux fins de semaines : Destination Charlevoix, les 13, 14 et 15 mars 1992 et destination Sugarloaf/USA, les 3, 4 et 5 avril 1992. Rens. : 345-0032.

Aujourd'hui de 11h30 à 16h30, la Corporation D-Trois-Pierres, en collaboration avec l'animateur Maurice Perez, à l'Auditorium Grover — YMHA, 5480 Westbury à Montréal. Rens. : 683-4283.

L'UQAM offre des cours en arts plastiques du 18 janvier au 28 mars. Inscription le samedi 14 décembre de 9h à 12h

**ARTS VISUELS**

# Le Poids des choses

**Monique Bertrand, Diana Thorneycroft**

Dazibao  
279, rue Sherbrooke ouest  
Jusqu'au 15 décembre.

**Marie-André Wallot**

Taverne Inspecteur épinglé  
4051, rue St-Hubert  
Jusqu'au 15 décembre.

**Jean Dumont**

« LE POIDS DES CHOSES. J'ai emprunté ce titre au livre premier de l'ambitieuse entreprise d'une jeune photographe de Montréal, Monique Bertrand, qui s'est donnée une dizaine d'années pour nous livrer, en cinq séries d'une quinzaine de photographies, l'intégrale des « Mémoires du dompteur de puces ».

« Le dompteur de puces s'est retiré, dit Monique Bertrand. Aujourd'hui, il réfléchit et se souvient. Mais sa vision du monde, il la tient de la fréquentation assidue de ses compagnes de toujours, étricules à la fois mythiques et réels aux facultés éton-

nantes — et que lui seul sait — ses puces savantes. Silencieusement, c'est avec les choses qu'il converse. Vivantes ou mortes, bêtes ou objets, elles lui enseignent le peu de compréhension, peut-être l'âme, que son esprit simple a du projet humain ».

Plongé au cœur de cette exposition, j'avoue m'être arrêté, dans mes réflexions, bien avant le dompteur, bien avant la compréhension, si minime soit-elle, du projet humain. Je n'ai pu contourner l'inquiétude et l'interrogation inévitables familières, ou du moins elles devraient l'être, à tous ceux qui fréquentent les expositions d'art visuel de quelque genre que ce soit, traditionnel ou contemporain, peinture, sculpture ou photographie.

Quel est donc, véritablement, ce poids de ces choses qui devraient nous livrer les données du projet humain; que savons-nous d'elles qui puisse résister à un changement d'angle ou de regard? Je ne parle même pas là, nous qui en croyons encore trop souvent nos yeux, de la déception commune du réel, causé par l'imperfection de nos sens, mais seulement du mensonge (le code) inscrit à la racine de tout objet de l'art,

du simple fait que, s'il n'est pas toujours et heureusement « représentation », il ne peut cependant être autre chose que « présentation », c'est-à-dire une manière d'être présenté, une obéissance à un code, un environnement, des habitudes, une culture...

L'importance n'est pas tant dans le déchiffrement, toujours en partie impossible, que dans la prise de conscience que si les choses ont bien un poids, c'est nous qui toujours réglons le fléau de la balance. Les objets du monde ne se disent que dans leur extrême fragilité. Il n'y a pas de donnée naturelle et immuable, il n'y a rien qui aille de soi, la beauté elle-même a ses canons. Voilà la véritable sagesse du « dompteur de puces » : savoir embrasser la richesse infinie du monde dans un double regard, le sien propre et celui de ses animaux favoris, afin de savoir écrire qu'avec des minuscules ce qu'il estime en être la beauté ou la vérité.

La photographie, à cause de son réalisme illusoire et de la place qu'elle a prise dans nos quotidiens, à cause aussi de la fausse caution rationnelle machiniste de l'appareil de prise de vue, est sans doute le lieu artistique où la confrontation entre le réel et la réalité est la plus difficile et la plus passionnée. Vous découvrirez vite que les divers éléments mis en scène par Monique Bertrand dans ses photographies et fixés par le laborieux procédé de la platinotypie, appartiennent en plus au genre traditionnel, codé s'il en est, de la « nature morte ». C'est donc à une histoire de l'art magistralement revisitée que nous convie ce Livre premier des Mémoires, excellent prétexte à une interrogation toujours renouvelée et toujours indispensable.

Vous n'échapperez pas non plus au trouble que crée, chez le spectateur, l'ambiguïté des photos de Diana Thorneycroft. Si vous êtes capables de chasser de votre esprit vos premières réactions élémentaires, vous vous apercevrez vite que cette inquiétude ne naît pas seulement du caractère sexuel de la représentation de cette ambiguïté. Dans ses mises en scène, ses trucages, ses déguisements et ses masques, l'artiste traque le mensonge, non plus dans le poids des choses, mais dans l'identité même du sujet.

Nous savons bien que nous avons besoin de l'Autre pour pouvoir dire « je », parce qu'il est l'image d'un possible de nous-mêmes et que c'est lui qui nous donne le monde. Mais justement, il s'agit d'une image, donc d'une construction, comme toutes les images. C'est cette incertitude angoissante que dit la double androgynie du personnage des photographies. La faille qui court à la surface du monde entre la mère et la maternité, le père et la paternité et puis, tout au fond, au plus creux et noir de chacun d'entre-nous, ce qui n'est jamais dit, ce qui n'est même jamais su, du Père ni de la Mère. Puisse l'étrange rêve qu'est ce remarquable travail vous habiter pour longtemps...

ON SE SOUVIENT de « Mort subite », cette chorégraphie de Jean-



Mort subite, de Marie-André Wallot.

Pierre Simard, présentée l'an dernier dans une installation-sculpture de Marie-André Wallot, et qui traitait du sort tragique des itinérants. Il est instructif de constater que, même dans une époque où la multidisciplinarité et l'hybridation sont portés comme des emblèmes, nous restons attachés aux catégories traditionnelles. Le duo Simard/Wallot en sait quelque chose qui tente de mêler la danse et la sculpture. De la danse dans une installation de sculp-

tures : c'est une performance. Des sculptures sur une scène de danse : c'est un décor. Il n'y a pas à sortir de là.

Et bien pourtant, les sculptures de Marie-André Wallot sont véritablement de la sculpture. C'est pour lever l'ambiguïté, tout au moins un coin de celle-ci, qu'elle les expose dans une taverne qui n'en est peut-être plus tout à fait une sans être devenu pour cela une galerie d'art...

Cet environnement particulier sied bien au travail de Wallot qui a, non seulement de la sculpture, mais également dans ce cas, de son sujet, une approche beaucoup plus active que cérébrale. Les itinérants ont d'abord été pour elle une errance au cœur de leurs lieux habituels, et ses sculptures ont été une prise à bras le corps de leur condition aussi bien physique que psychique. Elles sont moins étrangères aux murs et au plafond d'une taverne qu'aux cimaises d'un lieu institutionnel de l'art.

L'itinérant ne possède rien. Hors les odeurs, la crasse et la dureté glaciale du sol nu, le réel matériel du monde n'existe pas; il est comme diaphane, fictif. C'est pourquoi la majorité des matériaux employés par Wallot dans ses sculptures n'affirment que fragilement leur matérialité. Les écrans mêmes, dressés par la société pour se protéger, sont faits de grillage à poulailler, le linge de corps est fait de gaze légère. Le regard voyage sans obstacle, rien n'est nommé, rien n'existe. Rien, sauf le manteau, la défroque, le seul

bien de l'itinérant, opaque, lourd de ses terreurs et de ses sueurs. Il n'est même pas l'identité de l'itinérant; seulement l'histoire de l'itinérance, le symbole derrière lequel nous ne voulons plus voir l'humain.

Pas d'yeux, de traits, de visages dans ces sculptures : uniquement des troncs, et pas seulement à cause de l'héritage chorégraphique qui en fait le lieu et le centre de l'expression corporelle, mais parce qu'il dit l'anonymat, le constat brutal, la phénoménologie animalière.

Dans certaines pièces, le manteau recouvre le corps, dans d'autres, bien plus nombreuses, qui glissent du réel physique au réel psychologique, mêlé à la gaze et au grillage, imprégné de résine, modelé par les mains dures, il devient le corps lumineux, la seule réalité de l'errant. Impact. Le personnel de la taverne a, de sa propre initiative, ajouté à l'installation une affiche sollicitant le cœur de la clientèle. Et les boîtes de conserve s'accumulent aujourd'hui dans la sculpture.

Prenez note que les 14 et 15 décembre prochains, à 20 h 30, le duo Simard/Wallot présentera, sur les lieux de cette installation, un fragment chorégraphique et visuel expérimental d'une grande pièce qui sera présentée plus tard en Belgique et à Montréal. Dans cette pièce, Marie-André Wallot, poussant plus loin l'osmose avec la danse, sculpte directement, avec du plâtre, sur le corps en mouvement de son modèle Jean-Pierre Simard.

**M**  
comme dans Musée

**Jean-Paul RIOPELLE**  
26 novembre 1991 - 19 janvier 1992  
Pavillon Jean-Noël Desmarais  
130 œuvres et 50 années de création : le parcours inventif d'un grand artiste inspiré par la nature.  
« Une peinture généreuse, débordante de vitalité, enracinée dans des espaces lumineux. » (Le Devoir)  
« On connaît bien mal, Riopelle... Aussi est-ce avec ébahissement que l'on découvre les peintures sur bois des dernières années que bien des jeunes loups lui envieront. » (La Presse)

**L'ARCHITECTURE DE EDWARD & W.S. MAXWELL**  
13 décembre 1991 - 22 mars 1992  
Pavillon Benaïah Gibb

Maquettes, dessins, croquis et photographies retracent l'histoire des frères Maxwell, ces architectes à qui l'on doit plusieurs édifices remarquables, dont le pavillon 1912 du Musée des beaux-arts de Montréal.

**Et à ne pas manquer, les expositions organisées dans le Carrefour:**  
**Points de vue** Les grands courants de l'art moderne vus par les adolescents du Québec.  
**Pourquoi créer des œuvres d'art?** Pour tenter de découvrir les intentions de l'artiste au moment de la création d'une œuvre.  
**Un connaisseur à découvrir** Une exposition qui se visite comme un jeu de société.  
**Spectre de couleurs** La couleur dans l'art comme dans la vie de tous les jours.

**Activités éducatives et culturelles**

Visites commentées, présentées en collaboration avec l'Association des guides bénévoles :

**jusqu'au 19 décembre 1991**  
**Coup d'œil :**  
découverte du nouveau pavillon en français, 13 h • en anglais, 11 h  
les mardis, mercredis, jeudis  
**Jean-Paul Riopelle**  
en français, 11 h • en anglais, 13 h  
les mardis, mercredis, jeudis

**à compter du 8 janvier 1992**  
**Coup d'œil :**  
découverte du nouveau pavillon en français, 13 h • en anglais, 11 h  
tous les mercredis  
**Jean-Paul Riopelle**  
en français, 11 h • en anglais, 13 h  
tous les mercredis  
**L'Architecture de Edward & W.S. Maxwell**  
en français, 11 h • en anglais, 13 h  
tous les mercredis  
En complément, Le mille carré du Musée, un diaporama commenté présente tous les mercredis au pavillon Benaïah Gibb en français, 13 h • en anglais, 11 h  
Accès libre avec le billet d'entrée au Musée

**Dimanches-Esso :** expositions-jeux, jeux-découvertes, jeux de piste, partagez ces trouvailles en famille!  
Endroit : Carrefour.  
Heures : 13 h, 14 h, 15 h, 16 h.  
Accès libre avec le billet d'entrée, laissez-passe distribués à l'Accueil.

**Et encore...** Visitez la Boutique et la Librairie du Musée et découvrez l'art de la tentation! Pour une halte gourmande, le Café du Musée et le restaurant « Le Collectionneur » vous attendent.

**Le Musée est ouvert du mardi au dimanche, de 11 h à 18 h, le samedi jusqu'à 21 h.**

Musée des beaux-arts de Montréal  
Pavillon Benaïah Gibb  
1379, rue Sherbrooke ouest  
Pavillon Jean-Noël Desmarais  
1380, rue Sherbrooke ouest  
Accès : autobus 24 ou métro  
Guy-Concordia  
Information : (514) 285-2000

Devenez Amis du Musée et bénéficiez de l'entrée gratuite en tout temps.

**sjms 128** **Le Presse** **CIAD**

**GALERIE SIMON BLAIS**  
4521, rue Clark suite 100  
Montréal (514) 849-1165

Mardi au samedi de 9h30 à 17h30 et sur rendez-vous

**PAPIER EN FÊTE**  
petits formats et sculptures en papier des artistes de la galerie

Importante collection d'estampes originales de **JEAN-PAUL RIOPELLE**

ouvert dimanche de 13h à 17h

**GRAFF**  
Nouvelles éditions Tirages limités

**YVES GAUCHER**  
sérigraphie, 60 X 90 cm

**ARTHUR MUNK**  
lithographie, 18 X 76 cm

**ARIANE THÉSÉ**  
lithographie, 56 X 76 cm

Prix de lancement jusqu'au 15 janvier 1992

**GALERIE GRAFF**  
963 Rachel est  
Montréal, (514) 526-2616  
mercredi-vendredi 11:00-18:00, samedi-dimanche 12:00-17:00.

Service de **PUBLICITÉ**  
842-9645

**AFFICHES ENCADREMENT LAMINAGE**

**atelier 68**

COIN ST-LAURENT ET FAIRMOUNT  
276-2872

**Jacques Hurtubise**  
salle principale

**David Maes**  
1ère salle  
jusqu'au 12 janvier 1992.

**J.P. Riopelle**  
"Le canot" 1991  
sérigraphie édition de 75  
Prix de lancement jusqu'au 15 décembre 1991

1192, rue Beaudry, Montréal  
(Québec Canada H2L 3E4)  
Tél.: (514) 521-2141  
Télex.: (514) 521-6678

**LÉON BELLEFLEUR**  
oeuvres récentes  
jusqu'au 21 décembre

**GALERIE FRÉDÉRIC PALARDY**  
307 rue Ste-Catherine Ouest Suite 515 Montréal (514) 844-4464  
Mar. au ven. de 11h à 18h sam. de 11h à 17h

**Renée DUROCHER**  
Lancement de la sérigraphie «Les bouquets du Printemps»  
**Dimanche le 15 décembre de 13 h à 17 h**  
L'artiste sera présente

**Galerie Parallèle Linda Thibodeau**  
297, rue Principale, Saint-Sauveur (Québec) 514-227-1049

**M** **MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL**  
OUVERT SUR LA VILLE